

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

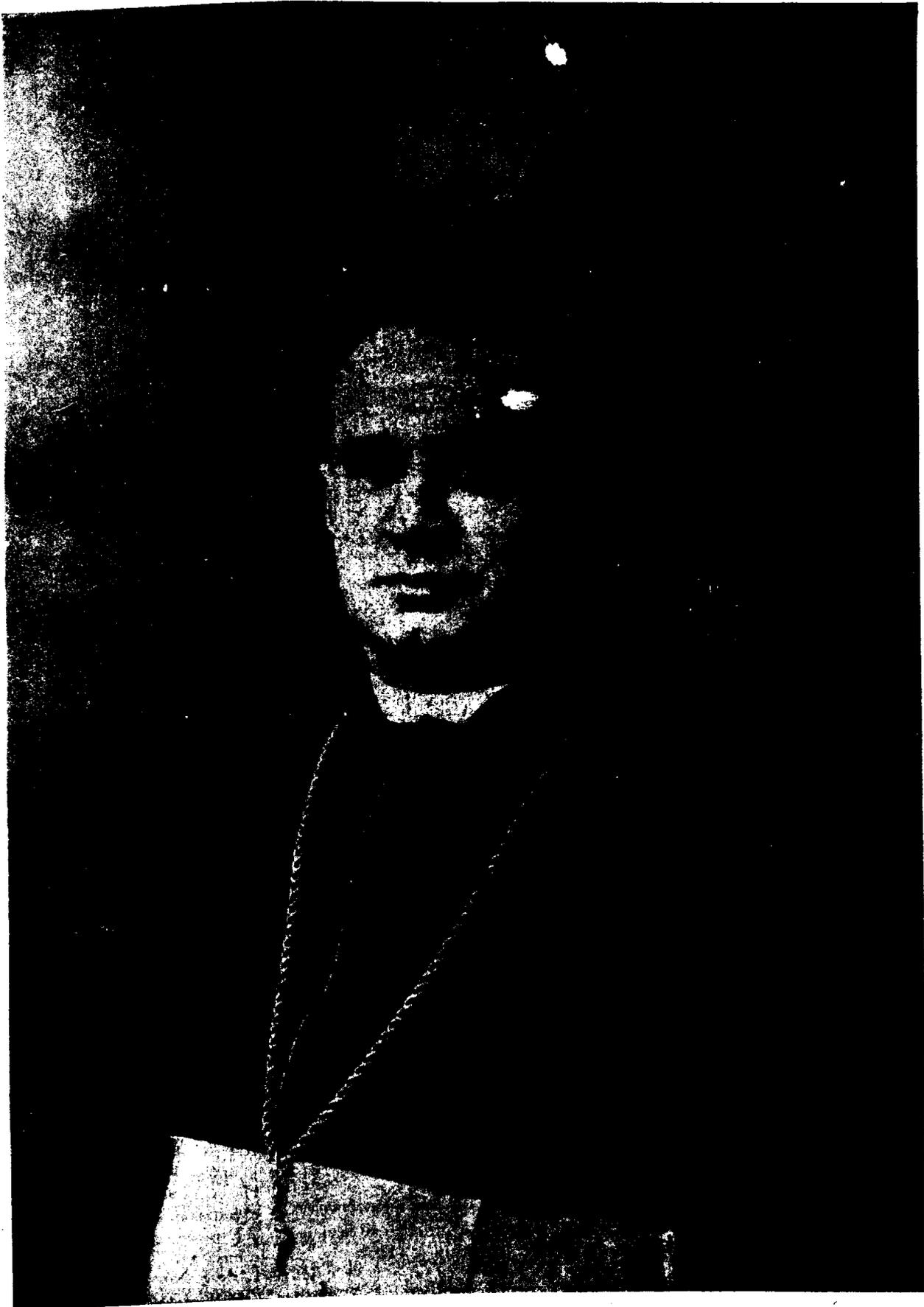
16^{ME} ANNÉE, No 818.—SAMEDI, 6 JANVIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 c s
Tarif spécial pour annonces à long tern.



Cliché Papillon, Nicolet

Sa Grandeur Mgr J.-H.-S.-H. Brunault, évêque de Tubuna et coadjuteur de Mgr Gravel de Nicolet

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 6 JANVIER 1900

SOMMAIRE

PREMIÈRE.—Sacré de Mgr Brunault, par F. Picard.—
 Pour les ouvriers, par R. Sainte-Foye.—Les col-
 lectrices du "Monde Illustré," par X...—Le
 prêtre, par Dr L. Côté.—Joie et tristesse, par
 W. Locat.—Nos conteurs canadiens, par E.-Z.
 Macicotte.—La colombe de l'arche, par F. Le-
 page.—Mort de Napoléon Ier.—Petit poème en
 prose, par J. Renard.—Poésie : Harpe, par A.
 de Bussières.—Adoration des Mages, par De
 Thernes.—Ce que nous dit la neige, par Made-
 leine.—La guerre au Transvaal, par L. Butler.—
 Poésie : La cantate de l'Exposition de 1900, par
 T. Botrel.—Bibliographie.—Histoire de Noël, par
 J. Delahaye.—Le génie des affaires.—Théâtres.
 —Mondanités.—Billard.—Jeux et amusements.
 —Description de la mode.—Propos du docteur.

GRAVURES.—Portrait de S.G. Mgr Brunault, coadj-
 uteur de Mgr Gravel, de Nicolet.—La guerre au
 Transvaal : La batterie de montagne anglaise cap-
 turée par les Boers ; Soldats anglais combattant à
 la façon des Boers.—L'adoration des rois Mages—
 Portraits des généraux anglais Buller, Methuen et
 Gat-cie.—Dix portraits de nos conteurs canadiens.
 —Mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs
 mêmes l'escompte ou la commission que d'au-
 tres journaux paient à des agents de circu-
 lation.

Tous les mois, il fait la distribution gra-
 tuite, parmi ses clients, du montant ainsi
 économisé. Les primes mensuelles que notre
 journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses
 lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de
 une piastre chacune, et puis un des divers prix
 suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéla-
 teurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs,
 et pour égaliser les chances tous sont mis sur
 le même pied de rivalité ; c'est le sort qui dé-
 cide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque
 mois, par trois personnes choisies par l'as-
 semblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30
 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-HUITIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-huitième tirage des primes
 mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du
 mois de DECEMBRE), aura lieu vendredi, le 5
 JANVIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos
 bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

SACRE DE MGR BRUNAULT

(Voir gravure)

Le 10 novembre dernier, au milieu d'un grand con-
 cours de prêtres de sa ville épiscopale, Mgr E. Gravel,
 évêque de Nicolet, se rendait à la chambre même du
 directeur de ce séminaire de Nicolet, d'où sont sorties
 déjà tant d'illustrations canadiennes.

Et, en présence de tous ces prêtres, bien intrigués,
 on le conçoit, Sa Grandeur annonçait que le Saint-
 Siège, se rendant à sa prière, lui donnait un coadj-
 uteur dans la personne de son bien-aimé fils qui, désor-
 mais, devenait son frère : M. le directeur du sémi-
 naire de Nicolet, M. l'abbé Joseph-Simon-Hermann
 Brunault.

La joie fut grande ! L'heureuse nouvelle, portée
 en un rien de temps aux extrémités du diocèse, rendit

cette joie générale, le nouvel élu ne comptant que des
 amis, des admirateurs, des obligés partout.

S. G. Mgr Brunault fut sacré le 27 décembre. A la
 cérémonie avaient voulu assister NN. SS. les arche-
 vêques Bégin, de Québec ; Bruchési, de Montréal ;
 Duhamel, d'Ottawa ; Gauthier, de Kingston ; les
 évêques Beaven, de Springfield ; Emard, de Valley-
 field ; Decelles, de Saint-Hyacinthe ; Cloutier, de
 Trois-Rivières ; LaRocque, de Sherbrooke et Blais
 de Rimouski. On y voyait aussi le frère du nouvel
 évêque, M. l'abbé C.-E. Brunault, curé de Holyoke,
 Mass ; ses trois sœurs, en religion Sœur Marie-Her-
 mann, Sœur Marie de la Nativité, Sœur Pierre d'Al-
 cantara, toutes trois de la Présentation de Marie, à
 Saint-Hyacinthe ; et, en tout premier lieu, sa véné-
 rable mère, veuve de M. Simon-Martin Brunault, née
 Séraphine Dufresne.

Oh ! sa mère !... Il me semble qu'un évêque doit
 aimer sa mère comme l'illustre évêque de Poitiers, le
 cardinal Pie, aimait la sienne, comme saint Augustin
 vénérat sainte Monique.

Mgr Brunault naquit à Saint-David d'Yamaska le
 10 janvier 1857 ; il fit ses études au séminaire de Ni-
 colet ; fut ordonné prêtre à Saint-Roch de Richelieu
 par le vénérable évêque de Saint-Hyacinthe, S.G.
 Mgr Moreau, le 29 juin 1882, et enseigna au sémi-
 naire de Nicolet jusqu'en 1889, époque à laquelle il
 fut appelé par Mgr Moreau pour être vicaire de sa ca-
 thédrale.

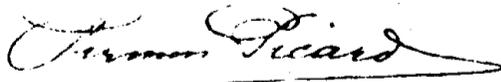
En 1891, à la suite d'instances prières de la part des
 membres du personnel enseignant du séminaire de
 Nicolet, Mgr Moreau consentit à rendre M. l'abbé
 Brunault à cette institution après toutefois lui avoir
 fait passer deux ans à Rome, où le futur prince de
 l'Eglise puisa la science que l'on ne puise qu'à Rome,
 où il s'imprégna de ces parfums de la Ville Eternelle
 qui embaument toute la vie de ceux qui y ont passé,
 en même temps que de cette divine prudence si loin,
 si loin de la prudence des opportunistes. La prudence
 en effet ne consiste point à être lâche, à fuir devant
 l'ennemi, à se dérober. C'en est exactement l'opposé,
 mais avec cet indéfinissable, ce délicieux sentiment de
 charité faisant que si l'on s'efface, soi personnellement,
 on maintient haut et ferme le principe, le drapeau
 sacré de l'Eglise.

Mgr Brunault revint de Rome après y avoir conquis
 ses degrés en Théologie et en Droit canon. Il fut, dès
 son retour en 1893, nommé professeur de Rhétorique
 et de Théologie morale au séminaire de Nicolet, et
 enseigna jusqu'en 1895. En cette année, il fut de
 nouveau promu directeur des élèves, tout en conser-
 vant sa chaire de Théologie.

Il se dévoua à l'enseignement, à la jeunesse, à toutes
 les bonnes œuvres. Ce fut un vrai prêtre selon le
 cœur de Dieu, et sa devise résume tout, puisqu'elle
 indique la source de son abnégation, de son dévoue-
 ment : *Fortitudo mea Dominus*.

Le soleil d'or au chef d'azur de ses armes porte le
 monogramme du Christ : I.H.S. Cela complète bien,
 n'est-ce pas, ce résumé de sa vie ?

Au nouveau prélat que nous a donné le Père com-
 mune de nos âmes, nous disons du fond du cœur et avec
 filial respect : *Ad multos annos !*



POUR LES OUVRIERS

L'AVENIR DE LA PATRIE

O Canada, mon pays, mes amours !

Y a-t-il un sujet plus beau à traiter que celui de l'a-
 venir de sa patrie ; est-il rien de plus captivant, de
 plus enivrant que de parler de son pays ? Et, que ce
 soit pour parler des abus d'une catégorie de gens mal
 intentionnés, ou que ce soit pour élever un monument
 de gloire à ces grands hommes dont les noms brillent
 dans l'histoire d'une clarté qui ne s'éteindra jamais,
 notre cœur s'ouvre dans un élan d'amour et s'élançe

comme poussé par une force magique pour défendre
 les droits méconnus, ou pour en chanter la gloire.

Parler de sa Patrie, c'est parler du ciel qui nous a
 vus naître, de cette parcelle de l'univers qui est notre
 paradis terrestre. Nous pouvons le dire, notre Canada
 est une corbeille aux mille fleurs de la Patrie de là-
 haut, que Dieu envoya porter un jour par ses anges
 sur ce coin d'Amérique.

La Patrie, c'est notre ville, notre village, la maison
 où nous vivons et élevons notre famille.

La Patrie, c'est l'atelier où nous coulons nos jours
 dans les durs labeurs, pauvres ouvriers qui voyons
 nos droits les plus justes méconnus, et bien souvent
 hélas ! foulés aux pieds par des gens que nous ne
 pouvons que qualifier de " sans foi ni honneur."

* *

Nos droits les plus justes méconnus et foulés aux
 pieds.

Ce ne sont pas seulement nos droits matériels, qu'
 sont toujours méconnus,—sujet que je ne veux point
 traiter aujourd'hui—ce sont nos droits se rapportant à
 notre foi, que nous voyons tous les jours attaquée par
 des incrédules enflés par l'orgueil, et aussi, souvent,
 par des hypocrites. On rencontre par malheur dans
 nos rangs de ces esprits formés dans des institutions
charitables (quelle charité !) qui donnent une instruc-
 tion pétrie, maçonnée suivant les vues des gens qui
 soutiennent ces sortes d'institutions. Et ces personnes
 ainsi instruites avec des principes faux sont lancées
 parmi les masses avec des idées dangereuses pour la
 foi catholique. On comprend ce qui peut s'ensuivre.

Les jeunes, voyant la supériorité de tels compa-
 gnons, car ces gens savent faire reluire aux yeux ce
 que vaut l'instruction—instruction qu'ils ont acquise
 en descendant bien bas—se sentent un grand désir de
 connaître et se lancent dans des études qui deviennent
 un véritable danger par le fait que ces mêmes hommes
 éhontés faisant *acte de charité*, s'offrent à leur four-
 nir gratis (ô charité admirable !) des livres empoisonnés,
 où eux-mêmes ont laissé ce qu'il y a de plus cher au
 cœur vraiment canadien : la foi.

* *

Enfin la Patrie, c'est le temple béni où nous avons
 été admis dans le sein de l'Eglise catholique et où
 nous avons participé pour la première fois au banquet
 sacré.

Et l'avenir de notre Patrie dépend de nous, ou-
 vriers, qui travaillons pour lui acquérir la richesse ; et
 à la classe dirigeante appartient le devoir de nous
 défendre, de nous protéger...

Si l'on veut de bons travailleurs, qu'on laisse la foi
 aux ouvriers. Que l'orgueilleux respecte les opinions
 honnêtes et garde pour lui ses idées corrompues.

La foi, c'est elle qui soutient et donne le courage
 dans le malheur ; c'est elle qui apporte l'espérance
 d'être un jour soulagés dans nos souffrances, dans nos
 privations innombrables, lorsque Dieu aura jugé à
 propos de nous rappeler à Lui, dans la céleste Patrie.

Ne cherchons pas à faire du pauvre ouvrier un
 anarchiste enragé en lui enlevant l'espoir d'être un
 jour heureux ; laissons-le aller s'agenouiller au pied
 de la Croix, où toutes douleurs trouvent un baume
 salutaire.

* *

La foi a toujours été la force de la race canadienne-
 française ; et si, aujourd'hui, notre bonne province a
 su conserver sa langue maternelle, malgré tous les
 mauvais assauts qu'on lui a fait subir, c'est qu'elle est
 restée fidèle à son Dieu.

Grande est ta destinée, ô mon Canada, ma patrie
 bien-aimée ! et ton avenir est des plus brillants, si tu
 marches dans le droit chemin qui t'a été tracé par tes
 ancêtres à la foi vive et ardente, et que tu peux re-
 connaître par leur sang noble répandu partout sur le
 sol !

Quelques agents d'une secte maudite, véritables
 suppôts de Satan, peuvent quelquefois essayer de
 faire germer le doute dans ton âme : mais jette un
 regard en arrière et contemple cette cohorte de
 femmes chrétiennes qui veilleront près de ton ber-

ceux ; vois cette phalange de pieux chevaliers qui sont venus, la Croix à la main, jeter sur les bords de ton beau Saint-Laurent, les bases de cette colonie qui fait aujourd'hui l'admiration des nations étrangères, et qui est le diamant le plus pur de la couronne de notre Souverain. Nous sommes un peuple libre, et cette liberté qui fait notre gloire, nous la devons à ces braves cœurs qui sacrifièrent leur fortune, leur sang même pour nous léguer cet héritage dont nous nous honorons.

* *

Ouvriers, groupons-nous au pied de la Croix : là, nous trouverons remède à tous nos maux, courage pour la lutte que nous avons à soutenir pour revendiquer nos droits ; là, nous rencontrerons une Mère chérie dont les souffrances ne furent jamais égalées, et qui nous tend les bras avec amour pour nous protéger : Elle est la Mère des malheureux.

Que ceux qui savent écrire s'unissent pour protéger la foi parmi les classes ouvrières. Qu'on fasse renaître les anciennes traditions. Que nos charmantes demoiselles écrivains du MONDE ILLUSTRÉ ne se rebutent pas ; car la voix de la femme est bien faite pour trouver le chemin du cœur...

RENÉ SAINTE-FOYE.

Saint-Henri.

LES COLLABORATRICES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Sous ce titre, quelle belle page nous offrait LE MONDE ILLUSTRÉ du 30 décembre dernier. A mon point de vue, (c'est vrai que je suis myope, mais qui pourrait dire que j'y vois mal quand j'ai mon binocle bien assis sur mon nez ?) à mon point de vue, dis-je, c'est la plus intéressante gravure qu'ait donné en première, notre cher journal : elle m'a occupé comme pas une, et il est bien certain que vos lecteurs auront la même idée ; mais, ce sont surtout vos collaborateurs, qui, comme moi, goûteront un plaisir tout nouveau à connaître de vue—à mon point de vue, vous savez—ces charmantes écrivains qui nous ont souvent agacés par leurs fines et spirituelles chroniques, histoires, etc.

J'engagerais LE MONDE ILLUSTRÉ, si ma faible voix y pouvait quelque chose, à compléter ce tableau en y adjoignant un second embrassant (l'heureux gaillard !) les collaboratrices absentes du premier (1).

Ces portraits nous sont toute une révélation, car ils nous font voir—toujours à mon point de vue—que l'idée acquise sur la personne cachée sous un pseudonyme, après lecture des différents articles, est parfois erronée, mais cependant, la fleur se trahit toujours par son parfum, comme l'oiseau par son chant agréable.

Maintenant que nous connaissons de vue—encore à mon point—vos gentilles collaboratrices, leurs écrits auront un charme additionnel et nous feront Aimée LE MONDE ILLUSTRÉ davantage, quoique nous l'AY-mong déjà beaucoup.

Sur ce je vous tire ma révérence, et ne voulant signer, je finis par une belle croix, comme Paul Herda. MA X MARQUE.

LE PRÊTRE

Le jour où, renonçant aux appas du monde, le jeune homme en dépouille la livrée pour revêtir l'habit sacerdotal, il se consacre à Dieu pour la sanctification des âmes confiées à sa garde. Parmi les moyens qui sont à sa disposition pour atteindre cette fin, il en existe deux sur lesquels je désire attirer tout spécialement l'attention de mes lecteurs ; ce sont : la prédication et les sacrements.

Pour nous faire parvenir à la fin pour laquelle Dieu nous a tirés du néant, pour nous faire suivre le droit sentier de la vertu et le conserver, le prêtre dans la chaire de vérité, nous enseignera les mérites dogmatiques de notre religion ; nous montrera toute la laideur

du mal, la jouissance à pratiquer le bien ; et, nous éclairant du flambeau de sa science, il nous préviendra d'adhérer aux erreurs doctrinales si répandues sur la surface de la terre. D'où une triple prédication offerte au prêtre : la prédication d'enseignement, la prédication des mœurs et enfin la prédication de controverse.

C'est le prêtre qui fera valoir à notre raison la supériorité, sur toutes les autres églises, de celle établie par Notre Seigneur Jésus-Christ. Il nous fera voir qu'elle est d'institution divine et qu'elle s'est transmise intacte dès son origine jusqu'à nous. Il nous montrera la beauté de la hiérarchie existant dans l'Eglise, l'excellence de ses lois, la grandeur et la souveraineté de cette institution. Il sera heureux, tout en nous faisant partager et goûter cette joie, de pouvoir soutenir que, malgré toutes les persécutions nombreuses passées et présentes dont l'Eglise a été et est l'objet de la part de ses ennemis dans le but de la détruire, elle est plus forte, plus puissante que jamais et que partout où ses ennemis ont cherché à renverser ses temples, elle a arboré la croix et l'a maintenue. Dans un langage élevé, il nous fera comprendre l'immensité de la béatitude que nous devons avoir d'appartenir à l'Eglise Catholique, l'empressement que nous devons mettre à nous soumettre à ses lois et à les défendre du moment qu'elles sont attaquées. Par sa parole, il apprendra à l'enfant les vérités dogmatiques de la religion auxquelles nous sommes tenus de donner notre adhésion ferme et entière sous peine de passer dans le camp ennemi. Il l'initiera aux grands mystères de la foi et fera de lui un être religieux.

Fascinés et étourdis par les faux plaisirs du monde, entraînés vers les fanges de la dépravation, le jeune homme et l'homme mûr, s'ils ne reçoivent du prêtre l'enseignement moral, seront ballottés par les flots des passions et ne parviendront pas au port auquel Dieu les veut. L'homme, par sa nature, est enclin au sensualisme ; pour l'en détourner le prêtre est son appui et son guide. C'est par la prédication des mœurs surtout que les plus grands triomphes sur les peuples barbares se sont accomplis, témoin les célèbres prédications de Saint François-Xavier dans les Indes. Les missionnaires, par leurs prédications, ont fait plus pour la civilisation du monde que n'ont pu faire les grands guerriers par la force de leurs armes et les potentats par leurs édits. Rendons ici un tribut de reconnaissance à ces missionnaires qui ont payé de leur sang leur attachement inébranlable à la foi en Dieu. Par la prédication des mœurs, on a vu des hommes dont la bouche ne s'ouvrait que pour blasphémer l'auteur de leurs jours, lui rendre de profonds hommages. Ceux pour qui la conscience n'était qu'un vain mot, se sont sentis tout transformés sous le souffle de la prédication. Ils ont vu l'énormité de leurs crimes, le châtiement qui pesait sur eux et ils ont relevé la tête et se sont élancés dans la voie des vertus chrétiennes pour reconquérir le ciel qu'ils avaient perdu. Le prêtre nous enseignera la science du bien et du mal pour nous faire pratiquer l'une et éviter l'autre et fera de nous un être moral.

Laissée à ses seules ressources, si elle n'est guidée par l'enseignement, la raison humaine s'égarera de la vérité doctrinale. C'est alors que le prêtre s'efforcera de la ramener dans la voie du salut éternel en réfutant les arguments spéciaux de chaque doctrine. Il aura à dissiper la froideur des âmes malheureusement trop nombreuses sur lesquelles a passé le souffle de l'indifférentisme religieux et qu'il a laissées à l'état d'inertie. Il aura à combattre les doctrines perverses de Luther et de Calvin ; il aura à lutter contre les erreurs du Presbytérianisme, du Panthéisme, etc., et des milliers de sectes qui n'ont plus de noms, pour en avoir trop. En nous faisant éviter de tomber dans ces erreurs grossières, il nous affermira dans la foi, nous fera combattre le bon combat et fera de nous des fils soumis de l'Eglise.

Qu'elle est sublime la mission que le prêtre a reçue de Dieu ! A lui a été conféré le pouvoir de faire de l'enfant un être chrétien en lui versant sur le front l'eau régénératrice. Par le baptême, s'ouvre à l'enfant une voie chrétienne, les portes du ciel lui sont ouvertes et les anges ne le surpassent pas en beauté.

Et si, par malheur, comme cela arrive trop souvent, l'homme s'égare et tombe, le prêtre lui tend la main pour le réconcilier avec son Dieu. Car, au tribunal de la Pénitence, il a le pouvoir de lier et de délier et la sentence prononcée par lui est ratifiée par Dieu même.

Et lorsque l'homme touche à sa fin et qu'il est sur le point de franchir le seuil de l'éternité, la religion, par le ministère du prêtre appelé à son chevet qui dans quelques instants ne contiendra plus qu'un cadavre, la religion, dis-je, s'intéresse à son âme. Elle veut l'absoudre de ses fautes avant qu'elle paraisse devant son souverain Juge.

Le prêtre, par son ministère, exerce sur la société une influence salutaire dans les unions matrimoniales. C'est lui qui préside aux unions indissolubles. C'est en sa présence que le jeune homme et la jeune fille font, agenouillés aux pieds des autels sacrés, serment de fidélité l'un à l'autre. C'est de lui qu'ils reçoivent la bénédiction céleste qu'il fait descendre sur leurs têtes pour leur faire supporter chrétiennement les déboires de l'existence humaine et leur faire entrevoir au sein même de la famille le bonheur anticipé du Ciel.

Mais c'est surtout au Très Saint Sacrement de l'Autel que la sublimité de la mission sacerdotale se manifeste. En effet, le prêtre accomplit sur l'autel, par les paroles sacramentelles le plus grand de tous les prodiges et nous fait assister aux réjouissances célestes. Rien sur la terre et dans les cieux ne peut rendre autant d'honneur à Dieu que la célébration de la messe puisque le prêtre lui offre la victime même du Calvaire qui s'est donnée en expiation pour le salut du genre humain.

DR. LÉON COTÉ.

St-Paschal, décembre 1899.

JOIE ET TRISTESSE

Ces deux sentiments qui se divisent l'humanité tranchent plus particulièrement en ce jour communément appelé "le jour de l'an."

Sur la rue, dans les salons, l'on n'entend guère autre chose que l'expression des souhaits de bonheur. Ce vieil usage, entré dans nos mœurs, ne laisse pas de paraître banal dans certain cas, et ironique dans bien d'autres.

Bonne et heureuse année ! à ceux qui déjà se contemplent dans la plénitude de leur bonheur, (il y en a, quoi qu'on en dise) ; qui se flattent de traverser les sentiers de la vie sans souffrir des lenteurs de l'ascension, ou du vertige de la descente ; qui frôlent les buissons de la route sans y laisser un lambeau de leur cœur ou de leur âme. A ces Stoïciens que reste-t-il à leur souhaiter ?...

Bonne et heureuse année ! au malheureux qui chaque matin se réveille, sous le coup de nouvelles inquiétudes, de nouvelles incertitudes, qui depuis de nombreuses années sent peser sur ses épaules défaillantes le joug de l'adversité.

Bonne et heureuse année ! au prolétaire qui, le front dans la main, n'ose le relever, effrayé de son propre dénuement, de l'aspect d'un être sans feu, autour duquel sont groupés sa femme et ses petits enfants, perdus sous l'illusion d'une dernière bouffée de chaleur, chuchotant des propos naïfs qui trahissent leur convoitise, leur foi déçue en la venue de Santa Claus, qui donnent cours à des larmes amères sillonnant le profil amaigri de la mère.

Pauvres petits ! en dépit de vos jeunes maux, avec vos pieds nus, vos cheveux en broussailles, votre conscience vierge, vous êtes les heureux du foyer !

Oh ! puissiez-vous ne jamais voir le jour où la brume du désespoir, voilant à votre âme le phare de l'espérance, vous en arriveriez à conclure à la banalité et à l'ironie des souhaits du nouvel an !

W. J. L.

(1) Telle est bien notre intention, si nos aimables collaboratrices veulent bien ne pas nous refuser leurs photographies. — N. d. l. R.

NOS CONTEURS CANADIENS

Nous extrayons de la préface d'un ouvrage qui doit paraître prochainement, le fragment qui suit, sur le conte et les conteurs au Canada. C'est une véritable primeure, car c'est la première fois qu'un travail quelconque est fait sur cette matière.

Pendant longtemps, le conte et la légende ont été nos seules productions littéraires. C'est d'ailleurs ce qui a constitué le commencement des lettres chez tous les peuples.



P. de Gaspé, fils

veille-France, notre immense contrée, avec ses fleuves géants, ses lacs énormes et ses forêts profondes, devait paraître enveloppée de mystère. D'autre part, l'état d'âme des colons, leur naïveté, leur foi sincère, la sauvagerie des lieux et leur émouvant caractère de grandeur, l'éloignement de la mère-patrie et des



P. de Gaspé, père

fées ; ils admirèrent et exagérèrent leur influence. Nous étions alors aux beaux jours des superstitions générales communes à tout un peuple. Nos pères avaient beau s'efforcer de déraciner ces mauvaises herbes, ils n'y parvenaient que lentement. Par leurs efforts multipliés, l'ins-



J.-C. Taché

Nos pères n'avaient ni le temps ni les moyens de faire des livres ou des journaux. Et puis, il fallait bien satisfaire ce besoin de merveilleux et de léger qui git au fond de toutes les civilisations nouvelles. Ce peuple neuf, dont les sensations n'avaient pas encore été émoussées, pouvait se contenter de peu.

A l'aurore de la Nou-



Alp. Poitras

centres civilisés, tout cela ne pouvait manquer d'influencer ces courageux enfants de France qui traversaient les mers pour venir fonder une nation dans un pays vierge.

Nos ancêtres virent donc réellement, à cette époque, les revenants, les feux-follets, les lutins, les loups-garous, les sorciers et même les



Faucher de St-Maurice

truction s'est enfin répandue, le progrès de la civilisation a jeté ses lumières dans les esprits, nos mœurs ont évolué, nos croyances se sont modifiées et de nos jours la légende et le conte qui étaient la conséquence de la superstition, menacent de se perdre irrémédiablement.

Depuis quelques années, nos écrivains ont tenté de sauver de l'oubli plusieurs de ces contes d'autrefois, qui plaisaient à l'âme candide de nos pères, et les jeunes générations ont pris un plaisir extrême à leur lecture. Le nombre de ces productions est déjà assez considérable pour nous permettre de dire que



H. Beaugrand

une forme littéraire et grammaticale, mais cela a enlevé aux récits leur caractère de vérité et les a rendus un peu ternes, ou plutôt un peu quelconques.

A ce genre appartiennent Philippe de Gaspé, fils, A. Poitras et Faucher de Saint-Maurice. A la seconde manière, qui nous semble supérieure à la précédente, appartient Philippe Aubert de Gaspé, père, puis J. C.



Wilfrid Larose

terroir, à conserver la couleur locale, le fait typique, l'idiome, on dirait presque le geste qui en font tout le prix.

Il convient cependant d'ajouter ceci : c'est qu'avec Fréchette, Beaugrand et de Montigny, le conte est ordinairement joyeux ; il est sentimental avec François et ironique avec Larose. Chacun y a mis un peu de son tempérament.

Néanmoins, je ne veux pas dire que ces auteurs se sont condamnés à faire entendre toujours la même note, mais simplement qu'il me paraît y avoir une note dominante dans leurs œuvres et que c'est celle que je signale.

Maintenant, ai-je bien saisi la différence qui les distingue ? Mon choix a-t-il été judicieux ? Ai-je bien nommé ceux qui sont nos vrais conteurs canadiens, par le fond et la forme, c'est-à-dire par ce quelque



Louis Fréchette

notre histoire littéraire devra consacrer un chapitre à ce genre, parce que plusieurs de nos meilleurs écrivains l'ont jugé digne de leur attention.

Pour présenter leurs récits au public, nos conteurs ont adopté différents modes ; les uns ont pensé les enjoliver en leur donnant



François

Taché ; mais elle n'atteignit son plein développement qu'en ces dernières années avec Fréchette, Beaugrand, François, Larose et L. de Montigny.

Ces écrivains se sont surtout attachés à rendre à notre conte sa physionomie exacte, à lui donner la saveur du



Louvigny de Montigny

chose de caractéristique qui fait que leurs contes ne pourraient s'appliquer à un autre pays ou à un autre peuple ?

En tous cas tel a été mon but, et tel a été le résultat de mes recherches et de mes analyses.

E. J. Massicotte

LA COLOMBE DE L'ARCHE

EPISODE DE LA GUERRE DU TRANSVAAL 1881

...Le capitaine Berger se dressa sur ses étriers et, promenant ses regards autour de lui, essaya de percer l'amoncellement confus de rocs et de broussailles, l'inextricable débale où le détachement hollandais cherchait vainement un chemin qui lui permit de rallier le gros des troupes rassemblées à Spitz-Kop, sous les ordres du général Joubert.

Le soir tombait. On s'était battu tout le jour, et les Boers, coiffés du large feutre, la carabine à l'épaule, chamarrés de cartouches, cheminaient péniblement, le front bas et la jambe lourde, accablés de fatigue, de chaleur et d'inquiétude. Dans un mouvement de retraite de l'armée, débusqués des hauteurs de Spitz-Kop par les Anglais du général Colley, ils s'étaient trouvés rejetés dans le massif montagneux, coupés de leurs compagnons ; et, depuis ce temps-là ils erraient au hasard ; la bataille devait être terminée maintenant ; les coups de feu qui les guidaient avaient cessé, et la nuit rapide des contrées tropicales noyait d'ombre les bas-fonds.

Vers huit heures, le capitaine Berger et ses trente compagnons, ayant dévalé par un ravin presque à pic, se trouverent brusquement sur le seuil d'une vaste plaine. Derrière eux, les cimes de montagnes se fondaient dans les ténèbres d'un ciel orageux ; à droite et à gauche, d'épaisses forêts s'étagaient, enserrant de beaux pâturages, et descendant jusqu'aux bords d'une rivière qui luisait dans l'ombre comme une lame d'acier bleu. Des brumes laiteuses voilaient les étoiles et roulaient lentement les unes sur les autres bien qu'aucun souffle n'agitât l'air immobile ; la chaleur était accablante. Les roseaux géants du marais s'agitèrent tout à coup et des masses énormes surgirent à grand fracas des eaux bourbeuses.

Les soldats s'arrêtèrent et s'assirent ça et là ; les éléphants, troublés dans leur bain, regagnèrent pesamment la forêt. Tout à coup un homme se leva et dit :

— Je vois une lumière !

— J'entends le canon ! ajouta un autre.

Tous regardèrent et écoutèrent. Un point lumineux trouait les ténèbres et se réfléchissait dans l'eau. Un sourd grondement retentissait au loin, dans le silence de la nuit, la petite troupe marcha vers le feu signalé et bientôt la masse noire d'une grande maison basse se profilait devant eux, sur le ciel. Le capitaine poussa son cheval jusqu'à la porte et heurta le lourd vantail de la crosse de son Winchester. La lumière qui brillait derrière une vitre, s'éteignit soudain ; un volet s'entr'ouvrit et un canon de fusil s'allongea hors du mur comme un serpent.

— Qui va là ! demanda une voix rude, en hollandais.

— Amis, répondit l'officier.

Le fusil disparut. La serrure grinça ; la porte roula sur ses gonds et trois personnes apparurent aux yeux des soldats : d'abord un vieil homme, tout blanc et tout cassé, qui s'appuyait sur un lourd fusil de munition ; puis une femme, très vieille, elle aussi, tout effarée, et tenant entre ses mains tremblantes une lampe qu'elle élevait ; derrière les deux paysans, une jeune fille — une vraie Hollandaise, blonde et rose, aux yeux bleus, qui se tenait toute droite, très fièrement.

Pleins de joie, ils accueillirent les soldats.

— Femme, dit le paysan, dresse la table ; et toi, Catherine, va-t-en quérir le fromage et la bière. Elles obéirent très empressées. Le vieux referma

sa porte et précéda les Boers dans l'immense salle aux larges solives que la lampe éclairait à peine ; et l'on n'entendit d'abord que le bruit des couteaux et des pots. Le fermier regardait ses hôtes avec complaisance, ses larges mains noueuses à plat sur les genoux. Il demanda :

— Et la bataille ? On entendait d'ici la fusillade, à croire qu'on était en plein dans la mêlée !

L'officier haussa les épaules.

— Je ne sais rien, moi, dit-il ; nous avons été séparés du reste de l'armée et la nuit nous empêcha de retrouver notre chemin.

— Où sont les Anglais, dit un soldat ?

Il y eut un silence. Si le général Joubert était vainqueur, on pourrait marcher sans crainte ; mais si, au contraire, il était battu, l'ennemi occupait vraisemblablement tous les passages.

Une voix fraîche s'éleva :

— Capitaine, si vous le désirez, je puis vous renseigner.

Tous les yeux se tournèrent vers Catherine.

Un peu pâle, mais très ferme, elle reprit :

— Là où on arrêtera un homme, une femme passera, on ne se défiera pas de moi.

Elle joignait les mains dans l'ardeur de son désir. Berger regarda le vieillard, surpris de son silence ; mais, fixant ses yeux larges sur sa fille, le vieux Boer souriait étrangement ; et il dit avec orgueil :

— Bien, Catherine, bien, ma fille, tu as bravement parlé.

— Vous n'y pensez pas ! fit le capitaine, les lions, l'ennemi, la nuit...

Un coup de tonnerre, qui ébranla la maison, lui coupa la voix.

— ... Et l'orage ! ajouta-t-il.

— La patrie a besoin de tous ses enfants, répondit froidement le fermier.

Catherine avait disparu. On entendit dans la cour, le pas d'un cheval. Elle rentra radieuse :

— Dieu soit loué ! cria-t-elle, voici l'orage ; je suis bien sûre de passer, maintenant.

— Es-tu armée ? demanda le père.

Elle allongea la main vers le gros fusil. Mais, le capitaine se leva.

— Pour une pareille expédition, dit-il, cette arme n'est guère commode. Prenez celle-ci, mademoiselle.

Il détacha son revolver et le lui offrit. Elle le passa à sa ceinture.

— Je vous le rapporterai, fit-elle, avec la nouvelle de la victoire !

— Dieu vous entende ! dirent-ils.

Elle embrassa ses parents et sortit. Le pas du cheval sonna sur les pavés et décrut. Le capitaine tira sa montre et la posa sur la table.

— Au lever du soleil, dit-il, elle peut être revenue.

Et, depuis ce moment, pas un mot ne fut échangé. Ecroulée dans un coin, son tablier sur la tête, la mère pleurait silencieusement.

* * *

Le jour parut. Des gouttes d'eau ruisselaient comme des diamants sur les larges feuillages lavés par l'averse de la nuit. Et, avec le premier gazouillement des oiseaux retentit le premier rugissement de la bataille.

Les trente hommes du capitaine Berger avaient, à tout hasard, fortifié la ferme ; ils attendaient le retour de Catherine pour savoir si les passages étaient libres ; le temps passait et la jeune fille ne revenait point. Avait-elle été prise, tuée par l'ennemi, dévorée par les fauves ? Mystère.

Soudain, une détonation, tout proche, éclata. Les Boers, la carabine au poing, coururent. Leur chef les retint.

— Halte ! quatre hommes, seulement !

Le vieux fermier parut, son énorme mousquet à la main :

— Moi à leur tête ! dit-il d'une voix rauque.

Ses yeux, sous les sourcils froncés, étincelaient. Il s'était redressé, superbe, résolu.

L'officier, du geste, consentit.

Les cinq hommes s'éloignèrent.

Un quart d'heure s'écoula. On n'entendait au loin que le crépitement continu d'une fusillade terrible qui semblait s'éloigner.

— Les voilà ! cria quelqu'un.

Au détour du chemin, les cinq éclaireurs apparurent portant un fardeau. La mère poussa un cri aigu et se jeta sur eux.

— Morte ? cria Berger.

— Vivante ! répondit le père. Allons, la vieille, du calme ; ça n'est rien.

Avec d'innombrables précautions, ils assirent Catherine dans le grand fauteuil de paille réservé au père. Elle était couverte de boue, les vêtements en lambeaux, languissante et pâle ; mais ses yeux brillaient d'une joie intense ; elle souriait.

— Eh bien ! dit le capitaine anxieux.

— Vainqueurs ! murmura-t-elle.

Et tirant de sa ceinture le revolver, elle le tendit à Berger.

— J'ai tenu ma promesse, n'est-ce pas ? reprit-elle après un instant de repos. Et je serais revenue plus vite si mon cheval, effrayé, ne m'avait emportée dans la forêt et finalement désarçonnée. Je suis restée évanouie sur place, puis, revenue à moi, je me suis traînée vers la maison ; enfin, à bout de forces, j'ai tiré le coup de revolver qui vous a fait venir.

Le capitaine lui baisa la main ; et repoussant doucement le revolver que Catherine lui tendait :

— Gardez-le, dit-il tout bas, gardez-le en souvenir de cette nuit terrible.

FRANCIS LEPAGE.

MORT DE NAPOLEON Ier

C'est le 5 mai 1821 que disparut du monde le conquérant qui l'avait mis à ses pieds.

Vaincu par l'Europe coalisée, abandonné par la France épuisée par vingt années de victoires sanglantes, il avait cru trouver la liberté dans l'exil en se mettant sous la protection des lois anglaises.

Mais l'Angleterre abusa lâchement de sa confiance et, feignant de le considérer comme un prisonnier de guerre, elle l'envoya au milieu de l'Atlantique sous le ciel brûlant de Sainte-Hélène. Et comme si ce n'était pas assez cruel, pour le génie ardent qui avait été l'étonnement du monde, d'un climat meurtrier et des douleurs de la solitude, elle lui donna un géolier qui sembla prendre à tâche d'abreuver d'outrages l'immortel captif. Hudson Lowe mit six années à le tuer lentement de souffrances morales et de privations matérielles.

Il mourut enveloppé dans son manteau de bataille, et l'Angleterre ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le long martyr qu'elle avait infligé au héros français l'avait divinisé. Une popularité immense s'attacha à son nom, même parmi les populations les plus lointaines, et en apprenant sa mort lord Holland ne put s'empêcher de s'écrier en plein Parlement anglais : " L'univers porte le deuil du héros ! "

La mort de Napoléon a inspiré au poète allemand Zedlitz cette ballade, connue sous le nom de la *Revue Nocturne*, que le peintre Raffet a si admirablement illustrée et qu'Alexandre Dumas a traduite ainsi :

Quand l'heure funèbre est venue,
Que minuit tinte à l'unisson,
Et que du bronze, dans la rue,
S'est éteint le dernier frisson.

Soulevant de son front livide
La froide pierre du tombeau,
S'éveille un tambour invalide
Dans son uniforme en lambeau.

Il fait résonner sa baguette
Sur la caisse au bruit sans pareil,
Et de ses deux mains de squelette
Avant le jour bat le réveil.

Soudain, aux roulements qui grondent
Sur le fantastique tambour,
Tous les vieux soldats lui répondent
Et se réveillent à leur tour.

Ceux qui, sur le sol italique,
Dorment à l'ombre des lauriers ;
Ceux que l'Espagne catholique
Egorge dans ses oliviers ;

Ceux que l'Égypte courroucée
Sous son sable ardent calcina ;
Ceux que, dans son onde glacée,
Engloutit la Bérésina ;

Et tous, ainsi qu'aux jours d'alarmes
Qui virent leurs combats géants,
S'élançant, saisissant leurs armes,
Hors de leurs sépulcres béants !

Alors les belliqueux squelettes
Forment leurs sombres escadrons ;
En tête marchent les trompettes
Soufflant dans leurs muets clairons.

Voici, fourmillant dans les piques,
Les lanciers aux habits pourprés ;
Voici les cuirassiers épiques
Aux manteaux blancs, de sang marbrés :

Voici les hussards qui menacent
L'ennemi qu'ils vont disperser ;
Voici les lourds dragons qui passent
Sans qu'on les entende passer :

Puis ici les grenadiers mornes,
Marchant toujours du même pas ;
C'étaient ceux qui chassaient les bornes,
Limites des anciens États :

Ceux qui, dans les sanglantes fêtes,
Traînant les rois par les cheveux,
Changeaient les couronnes de têtes
Quand le maître avait dit : " Je veux "

Le maître, le voici, silence !
Du tombeau, le dernier, il sort
Sur son cheval blanc il s'élança :
Salut, César imperator !

Redingote grise et rapée,
Habit vert et petit chapeau,
Au flanc gauche sa courte épée,
Sur son front l'ombre d'un drapeau...

C'est lui ! tel qu'à l'éclair des glaives
Nos pères le virent passant
Et tel que nos fils, dans leurs rêves,
Le verront, toujours grandissant.

O lune ! sors de ton nuage,
Et verse sur lui tes rayons !
L'empereur au pâle visage
Va manœuvrer ses bataillons.

— Halte, soldats, présentez armes
Il passe dans les rangs glacés,
Et l'on voit se mouiller de larmes
L'œil creux de tous ces trépassés.

Puis, quand du centre à ses deux ailes
César est las de galoper,
Les rares chefs restés fidèles
Autour de lui vont se grouper.

Lors, au plus proche capitaine,
Le mot d'ordre est par lui jeté,
Et de rang en rang, dans la plaine,
A voix basse il est répété.

Mais qui peut sur l'avenir sombre
Arrêter un regard certain ?
— Austerlitz et Wagram, dit l'ombre,
— Waterloo, répond le destin.

PETIT POÈME EN PROSE

L'ÉPERVIER

Il décrit d'abord des ronds sur le village.
Il n'était qu'une mouche, un grain de suie.
Il grossit à mesure que son vol se resserre.
Parfois il demeure immobile. Les volailles donnent des signes d'inquiétude. Les pigeons rentrent au toit. Une poule, d'un cri bref, rappelle ses petits, et on entend cacarder les oies vigilantes d'une basse-cour : l'autre.

L'épervier hésite et plane à la même hauteur. Peut-être n'en veut-il qu'au coq du clocher.

On le croirait pendu au ciel par un fil.
Brusquement le fil casse, l'épervier tombe, sa victime choisie. C'est l'heure d'un drame ici-bas.

Mais, à la surprise générale, il s'arrête avant de toucher terre, comme s'il manquait de poids, et il remonte d'un coup d'aile.

Il a vu que je le guette de ma porte, et que je cache, derrière moi, quelque chose de long qui brille.

JULES RENARD.

HARPE

*Frêle et tendre langueur dont le rythme agonise,
Souffle d'amour chantant sur les divins parvis,
Langoureuse et plaintive incessamment tu vis
Comme les chœurs du ciel où ta voix s'éternise.*

*Tu fais revivre en nous par tes baisers ravis
L'instant voluptueux que le cœur adonise,
Et la nature toute adore et divinise
Les charmes frémissants à ta gloire asservis.*

*Harpe ! ô sublime extase, ivresses symboliques,
Tu berces les ennuis des soirs mélancoliques
Dont la torpeur en moi semble s'évanouir :*

*Car, plus doux que la flûte ou que les pentacordes,
Ton chant glorieux vibre et vient s'épanouir
Dans mon âme qui pleure aux frissons de tes cordes !...*

Arthur de Bousieres

ADORATION DES MAGES

(Voir gravure)

Habitant les pays du soleil, la Perse, ou peut-être les Indes, les Rois Mages, souverains, prêtres et astronomes tout à la fois, furent fort étonnés en constatant l'apparition d'une étoile inconnue jusqu'à eux, et qui s'avancait vers l'occident, semblant les inviter à la suivre.

Le récit des Evangélistes est merveilleux dans son extrême concision. C'est aussi un document historique de la plus haute valeur. Les Mages avaient-ils une tradition sur cette étoile ; ou bien, Dieu leur révélait-il la naissance de Jésus en même temps qu'il lançait dans les espaces l'étoile extraordinaire ?...

"Où est, disent-ils en arrivant à Jérusalem, celui qui est né roi des Juifs ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons l'adorer."



Le général anglais lord Methuen

Or, Bethléem est à dix kilomètres seulement de Jérusalem, soit deux lieues et demie. Il était assez naturel que les Rois Mages vinsent à la capitale de la Judée et qu'ils ne connussent pas toutes les bourgades environnant la ville sainte. Et d'ailleurs, il était dans les décrets éternels de la Providence que Dieu le Fils commençât de souffrir dès son arrivée parmi nous : et la terreur d'Hérode, se traduisant par le massacre des Innocents pour atteindre Jésus, amena la célèbre fuite en Egypte. C'est une des raisons du passage des rois d'Orient par Jérusalem.

Nous disions tout à l'heure que les Rois Mages habitaient la Perse ou les Indes ; le psaume LXXI ne dit-il pas, en effet : "Les rois de Tharsis et les fils lui offriront des présents ; les rois d'Arabie et de Saba apporteront des dons : et tous les rois de la terre l'adoreront : toutes les nations le serviront."

Or Tharsis ou Ophir, dit le savant orientaliste, M. F. Vigouroux, dans son magistral ouvrage : *Les Livres Saints et la Critique rationaliste* (1), tome IV, pp. 521-524, était un pays des Indes orientales, probablement l'île de Ceylan, au sud-est.

Les mages proprement dits étaient les prêtres des anciens Perses.

Les Orientaux offrirent à Jésus de l'or, comme à un roi ; de la myrrhe, comme à un mortel ; de l'encens, comme à l'Eternel.

Leurs chefs sont conservés à Cologne où il sont l'objet d'une grande vénération. On invoque ces saints rois pour être préservé de tout danger ou accident en voyage, sur terre ou sur mer.

DE THERMES

CE QUE NOUS DIT LA NEIGE !

N'est-ce pas qu'il fait bon, amis lecteurs, de causer au coin du feu, quand au dehors, la neige tombe en flocons grands comme des lis, qu'il fait froid ou que le vent chante langoureusement dans la cheminée. On se sent heureux dans son chez soi bien chaud, bien confortable, jasant en famille à l'ombre d'une lampe à abat-jour et près d'un antique poêle où brûlent d'énormes bûches. Peu importe que la neige tombe tou-



Le général anglais Reeves Buller

jours, on est à l'épreuve des rigueurs de la saison, on chante et l'on rit, on a le bonheur.

Mais, chers amis, n'avez-vous jamais songé à ce que dit le vent quand il fait entendre ses sifflements plaintifs, à ce que nous dit la neige lorsqu'elle vient frapper nos vitres comme autant de papillons blancs aux ailes moelleuses ?... Elle est silencieuse, c'est vrai, mais son silence ne vous parle-t-il pas éloquentement ?

Ah ! dites-moi, pendant que, renversés sur une chaise longue, vous présentez vos membres à une douce chaleur, et laissez errer votre imagination, n'avez-vous jamais pensé à ces pauvres logis où le froid est l'hôte favori qui a son entrée par les portes mal closes et les fenêtres sans vitres... à ces pauvres petits enfants qu'un peu de bien-être rendrait rires et joyeux, mais qui grelottent en demandant du pain à leur mère désolée... le père, lui, se meurt sur une misérable couche... La neige ne vous dit-elle pas tout cela ?

Sur tout à l'approche de la belle nuit de Noël... avez-vous un souvenir pour ces déshérités de la fortune ?

Les riches se réjouissent, et dans leurs coquettes demeures ils attendent avec impatience cette grande fête. Leurs enfants dorment dans de beaux petits lits blancs, et sur leur figure s'apanouit un sourire angélique : ils rêvent ces bébés bruns et blonds, à ce que le petit Jésus déposera dans leurs bas. Les papas et les mamans causent à mi-voix, tout à côté dans le boudoir, en garnissant un Arbre de Noël de lanternes

(1) Cinq volumes de 5 à 600 pages ; en vente chez Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, Montréal.

véniennes et de bougies multicolores. Les poupées, les chevaux, les fusils, les ménages, rien ne manque ; ces parents sont radieux et ils ont hâte d'arriver au lendemain pour être témoins du délire du petit peuple qui s'éveillera devant toutes ces merveilles. Heureux riches ! Le bonheur semble fait pour vous.

Hélas ! à côté de tant de joies, que de douleurs, mon Dieu... Là-bas, dans ces humbles chaumières, on attend aussi la grande fête, mais on ne voit pas de souliers dans la cheminée, il n'y a pas de jouets et aucun festin n'est préparé pour faire festoyer ces petits êtres que la misère fait mourir. Les mères bercent leurs benjamins au chant joyeux des Noëls d'autan... Elles saluent en Jésus le Dieu des pauvres !

Ah ! vous qui êtes doués de cette richesse qui peut soulager tant d'âmes souffrantes, quand le vent fera entendre sa chanson lugubre et que la neige tombera en flocons grands comme des lis... écoutez son langage. Au nom de la divine charité, suivez le froid sentier que vous trace cette belle nappe blanche, rendez-vous à ces mansardes qui se ressemblent presque toutes et secourez ces malheureux qui pleurent de faim et de froid. Vous serez contents de votre démarche charitable et Dieu vous bénira. car

Qui donne aux pauvres prête à Dieu !

MADELEINE.

24 décembre, 1899.

LA GUERRE AU TRANSVAAL

LES TRAINS BLINDÉS.—LEUR HISTOIRE ET LEURS SERVICES.—HABILE TACTIQUE DES BOERS

Pendant la guerre civile aux Etats-Unis, on fit d'abord usage en premier de fourgons protégés par des feuilles en fer, mais ce ne fut qu'en 1882 qu'on entendit parler d'un véritable "armoured train" (train blindé). C'était au début de la campagne d'Egypte, et les troupes anglaises devant Alexandrie étaient conti-



Le général anglais Gatacre

nuellement en proie aux attaques des avant-postes d'Arabi-Pacha. Le capitaine Fischer (actuellement sir John Fischer, commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée) et le lieutenant Poore eurent l'idée de faire équiper un "cuirassé de terre."

Cette première forteresse mobile se composait de six camions protégés par des boucliers en fer. Une violente secousse donnée par le train envoyait en éclaireur un wagon vide chargé de vérifier s'il n'y avait pas sur la voie des matières explosibles. Après le wagon vide venait un camion blindé ayant à l'avant un fusil Nordenfolt dont la gueule menaçante s'avancait par une ouverture pratiquée entre les lames de fer. Trois autres wagons découverts étaient montés par des marins bizarrement accoutrés de sacs de sable, pour les protéger contre les balles de l'ennemi.

La locomotive était placée au centre du train, de

forte que s'il arrivait un accident aux wagons sur le devant, on pouvait encore sauver ceux qui étaient à l'arrière. A la suite de la locomotive se trouvaient trois autres wagons munis de fusils Gatling.

Certes, le premier train blindé rendit d'éminents services pendant la campagne d'Egypte, mais il n'avait pas atteint le degré de perfection auquel on est arrivé pour les trains blindés dont on se sert actuelle-



ARMES DE LA RÉPUBLIQUE DU TRANSVAAL

ment au Transvaal. Ce sont des monstres en fer, pour ainsi dire invulnérables, capables de résister au feu le plus énergique. Le seul moyen de mettre l'un de ces trains hors de combat, c'est de le faire dérailler. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé l'autre jour à Estcourt. Ce train se composait d'un camion découvert monté par cinq marins du Tartar et d'un sous-officier. Puis venaient un wagon blindé, la locomotive et le tender, deux autres fourgons blindés et un dernier wagon découvert. Ce train portait en tout 100 hommes dont la plupart appartenaient au régiment irlandais des "Dublin Fusiliers."

Le départ eut lieu à six heures du matin. En arrivant auprès d'une petite localité nommée Frère, les Boers dirigèrent le feu sur le train. Ils avaient, au préalable, enlevé l'un des rails de la voie, et trois des wagons furent ainsi culbutés. W. Winston Churchill (le correspondant militaire, fils de Lord Randolph Churchill) fit des prodiges de valeur. De ses propres mains il détacha la locomotive et aida à mettre les blessés dans les wagons ; finalement, il resta aux mains des Boers, prisonniers.

Le colonel Baden Powel fait un usage fréquent du train blindé, il a entouré Mafeking d'un chemin de fer sur la voie duquel la "sentinelle d'acier" ne se lasse point de monter la garde. A Kimberley aussi, le train cuirassé rend les plus grands services. D'ailleurs, on le comprend facilement, cette carcasse invulnérable en fer et en acier s'avancant sur les rangs de l'ennemi, tandis que de toutes ses ouvertures s'échappe un feu meurtrier, fait de terribles ravages, tandis que le train des hommes reste pour la plupart du temps absolument indemne.

Cette carapace de fer est inattaquable par les moyens ordinaires. Les Boers se sont montrés d'admirables tacticiens et ils combattent les trains blindés en enlevant les rails. Lord Methuen lui-même après le combat de la Modder-River, rendait justice aux Boers lorsqu'il haranguait ses forces :

"Nous étions, disait-il, en présence d'un ennemi dont on ne peut que reconnaître et admirer le courage aussi bien que l'excellence de sa tactique militaire."

Après les trains blindés, un journal américain (Jonathan) propage toujours les nouvelles inventions ! propose, pour l'usage des soldats, des automobiles blindés, qui, selon le *New-York Herald*, sèmeraient l'épouvante et la dévastation au milieu des colonnes de l'ennemi.

ILLY BUTLER

La femme est d'autant plus religieuse qu'elle est pauvre ; l'homme ne le devient que quand il est riche.

La morale est le fruit de la religion : vouloir celle-là sans celle-ci, c'est vouloir une orange sans un orange. — J. Roux.

LA CANTATE DE L'EXPOSITION DE 1900

Le jury du concours ouvert pour la "Cantate de l'Exposition" a choisi l'œuvre du barde breton Théodore Botrel, l'auteur de la populaire *Paimpolaise*, mais surtout le grand poète chrétien.

FRATERNITÉ

*Au rythme des marteaux joyeux
Frapant sur l'enclume sonore,
Ouvrant lentement ses grands yeux,
Un nouveau Paris vient d'éclorre !*

*Il naît dans l'antique Nacelle !
Deux anges sont au gouvernail :
Ce sont les anges du Travail
Et de la Paix universelle !...*

*Les vieux Gaulois de la vieille Lutèce
Se sont penchés pour le voir s'en venir ;
Entendez-vous leur hymne d'allégresse ?
C'est le Passé qui chante l'Avenir !*

*En entendant ces chants de bienvenue
Le nouveau-né, soudain, s'est redressé ;
Son rire clair s'envole vers la nue ;
C'est l'Avenir qui rit à son Passé !*

*Voici que, tout à coup, des Monts et de la Plaine,
Des immenses Forêts, des sombres Océans,
Marins et Paysans
Descendent vers Paris en chantant à voix pleine :*

*Laissons la barque et la charrue
Sur la grève ou dans le sillon !
Abandonnons la Mer bouillue,
La Terre où chante le grillon !*

*Vers la fête de l'Abondance
Accourons encore une fois :
Chantons et dansons en cadence
En ch. quant nos sabots de bois !*

*Voici nos frères de Bourgogne
Voici les Lorrains, les Flamands,
Voici nos frères de Gascogne
Et les Bretons et les Normands !*

*Lorsque de Paris la Lumière
Aura bien enchanté nos yeux,
Revenus dans notre chaumière
Nous n'en travaillerons que mieux !...*

*Voici les enfants de la Ville
Après les enfants du Labour :
Leur gai bataillon fièrement défile
Comme des guerriers au son du tambour !*

*Voici venir enfin par longues théories
Ceux du Septentrion, ceux du Levant vermeil !
Ils ont, à notre appel, déserté leurs Patries :
Salut aux Fils du Nord comme aux Fils du Soleil !*

*Paris ! Paris ! voici tes hôtes :
De ton jeune sourire ils viennent se griser !
Unis ta voix à nos voix hautes.
Chante-leur ta chanson ! Donne-leur ton baiser !*

*De tes savants montre-leur le génie,
De tes fiers artisans montre-leur les travaux !
Que ta bonté pour eux soit infinie
Car ce sont des amis et non plus des rivaux !*

*Jeune Paris qui viens d'éclorre
Au cœur de la vieille Cité,
Sous ton pavillon tricolore
Abrite la fraternité !*

*Verse la joie et l'espérance
A qui l'apporte l'amitié ;
Ouvre ton cœur aux fils de France,
Ouvre tes bras au monde entier !*

THÉODORE BOTREL.

La musique de la Cantate de M. Théodore Botrel fait l'objet d'un concours ouvert dès maintenant et qui sera clos le 31 mars.

Les compositeurs devront l'écrire pour voix mixtes, hommes et enfants, avec accompagnement de musique d'harmonie et d'orchestre symphonique, ce dernier écrit *ad libitum*.

Avis aux amateurs !...

BIBLIOGRAPHIE

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs un nouveau livre de notre écrivain M. Louis Fréchette. C'est un recueil de Contes (Canadiens mais en anglais). Comme exécution, c'est un volume ravissant, papier de luxe, illustrations superbes de M. Frédéric Cornburn, édité par Geo. N. Morand & Cie de Toronto. Le titre de ce livre est : *Christmas in French Canada*, et se vend chez les éditeurs.

Notre ville a vu éclore deux nouveaux journaux : *Le Journal*, organe conservateur, paraissant le matin. L'aspect général en est très bien. Il se dit catholique, canadien-français, conservateur. Dans la guerre de l'Angleterre contre le Transvaal, il est en faveur de l'Angleterre et des suites que cela comporte. Nous lui souhaitons la bienvenue.

Le second de ces journaux a pour titre : *Les Débats*, et paraît le dimanche. C'est un journal des jeunes sans aucune attache ou couleur politique : le journaliste indépendant en politique, ferme en religion, juge sainement des hommes et des choses, ne sacrifie jamais le droit et la justice, attributs de la Vérité une, immuable, aux exigences d'une coterie. Nous souhaitons cette fière indépendance au jeune confrère et lui souhaitons également la bienvenue.

Nous accusons réception des premiers portraits d'une magnifique galerie de nos célébrités canadiennes publiée actuellement par "La Société de Publications Artistiques et Littéraires," 1562, rue Ontario, Montréal

Les portraits de cette luxueuse collection sont d'exquises miniatures, dignes de figurer dans nos plus riches salons. Ils seront publiés bi-mensuellement et vendus par séries de six portraits au prix de 50 centins la série ou séparément au prix de 10 centins chacun au gré de l'acheteur.

Lorsqu'on considère la valeur artistique de ces portraits et le prix auquel ils sont offerts, on voit que les artistes dirigeant cette nouvelle société ont plus la soif de l'art que celle du lucre.

Les portraits de Laurier, Chapleau, Crémazie et Papineau viennent de paraître et sont en vente chez tous les libraires.

Nos félicitations et nos meilleurs remerciements à MM. Ferland et Delfosse, directeurs pour la partie artistique et littéraire de la Société de Publications d'Art.

L'excellente publication, *The Ladies Home Journal*, continue ses succès. Elle veut, de jour en jour, augmenter sa clientèle en la méritant. Les articles de ce journal sont faits avec le plus grand soin, et le numéro de décembre contient des matières à lire d'une importance supérieure et d'un intérêt marqué. Les illustrations ne peuvent être surpassées. La lecture de *The Ladies Home Journal* augmente rapidement en popularité. Il contient les modes les plus récentes. Ce journal est publié à Philadelphie, Penn. Abonnement, \$1.00 par année, ou dix cents le numéro.

HEUREUX PÈRE

Notre excellent confrère, M. J.-L.-A. Godbout, coéditeur du *Progrès du Saguenay*, publié à Chicoutimi, est devenu le 7 décembre dernier père de trois enfants bien constitués, une petite fille et deux petits garçons, baptisés solennellement par S.G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi. Par ce temps de... contingents à outrance, c'est un bien de voir augmenter la population que la politique impérialiste s'efforce de réduire ou de détruire et que l'émigration d'Europe se gardera bien, maintenant, de venir alimenter ou remplacer.

Nous offrons nos félicitations les plus respectueuses à Mme Godbout et les meilleures à notre estimable confrère M. Godbout, leur souhaitant de faire de vaillants chrétiens, par conséquent des patriotes éclairés, de leurs nombreux enfants.



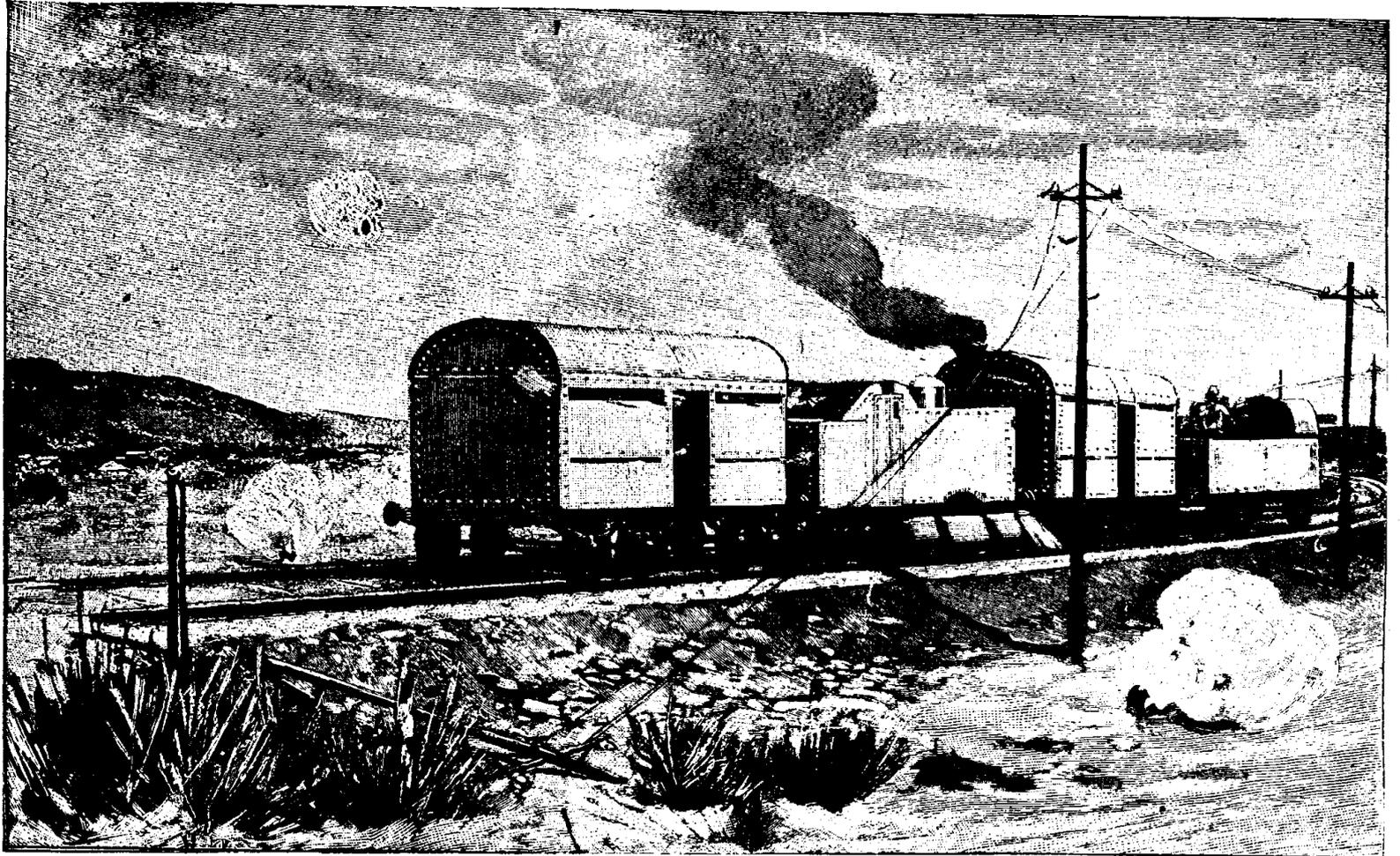
L'ADORATION DES ROIS MAGES



La batterie de montagne anglaise No 10, capturée par les Boers



LA GUERRE AU TRANSVAAL.—Soldats anglais combattant à la façon des Boers



LA GUERRE AU TRANSVAAL.—Un train blindé

HISTOIRE DE NOËL

POUR LES PETITS ENFANTS

Ce n'est pas un conte, mais une histoire vraie. E le n'est pas gaie comme un réveillon. Mais sa tristesse a la douceur d'un cantique.

Elle m'a été dite, en pleurant, par la jeune mère, qui en fut la martyre résignée. Je la rapporte, ici, pour les petits enfants.

Elle avait deux petites filles. L'une avait six ans : Germaine. L'autre avait trois ans : Jeanne.

Toutes deux étaient jolies à ravir.

L'aînée, avec son profil long et pur, ses traits fins, son air songeur, semblait l'ange gardien de la cadette, à la figure espiègle où commençait à se dessiner une inquiète curiosité et comme une inconsciente peur de la vie.

Oh ! que la mère était fière et heureuse en les contemplant, en les montrant. Le bonheur débordait trop à ce foyer, pour qu'il durât longtemps.

Avez-vous remarqué que les enfants dont l'idéale beauté et la candeur rêveuse rappellent ainsi le ciel, restent rarement sur la terre ? La dernière fois que je les avais vues, il y a deux ans, je leur avais dit adieu avec une indéfinissable mélancolie.

L'éloignement m'avait fait perdre de vue cette famille, lorsque le hasard me la fit rencontrer de nouveau, il y a quelques mois, chez un ami commun. Mais il n'y avait plus là que Jeanne, grande, presque sérieuse. Et il n'était besoin que de voir le visage pâli de la jeune mère pour comprendre que la douce leur l'avait visitée et pour toujours marquée.

Je n'osai même pas risquer une question sur Germaine, ne doutant pas du grand malheur. Mais la mère pénétra ma pensée, et cédant bientôt au besoin de parler de l'absente, voici ce qu'elle me raconta :

— Vous avez deviné juste : elle est morte l'hiver dernier. Et sa mort a été le plus gracieux caprice de sa vie.

— Vous connaissiez son excessive mobilité, son imagination avide de récits, son goût des choses extraordinaires.

— Toujours vivant dans un pays de son invention, dans un petit monde de chimères qu'elle concevait pour le plaisir et la peine qu'elle aimait à s'y créer : s'isolant pour rêver ses enfantillages avec plus de liberté, et, toute seule, parlant à haute voix, pleurant, riant aux éclats, sa sensibilité malade s'exalta de plus en plus.

— Je l'observais depuis quelque temps avec inquiétude, lorsque, un matin, je la vis venir vers moi, triste et suppliante :

— Maman, me dit-elle, je voudrais bien avoir des ailes !

— Tu sais bien, mon enfant, lui répondis-je, qu'il n'y en a que pour les anges et les oiseaux.

— Maman, je voudrais être un oiseau, ou bien un ange.

— Ce que tu demandes est impossible.

— Ne m'avez-vous pas dit que rien n'était impossible au bon Jésus, le jour de Noël ?

— Sans doute ; mais ce bon Jésus ne peut vouloir que des choses utiles et raisonnables.

— Mais les ailes, maman, c'est plus utile et plus raisonnable que les joujoux !

— Et la voilà sanglotant de vrais sanglots.

— Je dus pour la consoler, lui promettre que le bon Jésus lui donnerait des ailes, au prochain Noël, si elle était bien sage.

— Oh oui, je le serai, maman, fit-elle de toute son âme.

— Sage, docile, studieuse, trop studieuse, hélas ! elle devint à souhait. Son intelligence ouverte et méditative ne paraissait guère d'une enfant, quand elle n'était plus sur le chapitre de ses ailes. Et cette gravité prématurée, dans toutes ses pensées, non moins que cette poursuite d'un désir irréalisable, ne faisaient qu'accroître mes angoisses.

— J'avais beau lui expliquer que Dieu ne pourrait changer la nature des êtres pour le seul plaisir des petites filles ; que les hommes les plus savants s'efforçaient, depuis le commencement du monde, de faire un miracle, de s'élever, à la manière des aigles, mais qu'ils n'avaient encore pu réussir. Si j'insistais trop pour la dissuader, Germaine se mettait à pleurer.

— Les savants peut-être, maman, disait-elle ; mais le bon Jésus, le jour de Noël... !

— C'était comme une douce folie, qui envahissait peu à peu son imagination. Elle était sûre, elle, que les enfants pouvaient voler, puisque toutes les nuits, dans ses rêves, elle se voyait au-dessus du toit et des maisons, bien haut, battant l'air de ses seuls bras, poursuivait les alouettes, montant vers les nuages.

— L'hiver était venu. La neige couvrait les champs, duvet des ailes angéliques secouées sur le monde pour cacher toutes ses taches, prétendait Germaine. Elle ne cessait de m'en réclamer deux comme celles-là, larges et blanches. Je fis de mon mieux pour lui donner la récompense si souvent promise et gagnée, prévoyant le chagrin qui l'attendait. Je lui fis les deux plus belles ailes que je pus, en fine mousseline, lamée d'argent ; et je les mis à son chevet, pour qu'elle les aperçût, dès son réveil, le matin de Noël.

— Et d'abord ce fut une grande joie. Elle les fit attacher sans retard à ses épaules. Joignant les mains, elle leva les yeux, dans une attitude d'adoration, et se contempla ainsi dans les glaces pour voir de près une petite fille transformée par le bon Jésus.

— Puis ce furent des élans, comme pour prendre son vol ; mais des élans inutiles. La désillusion vint, et avec elle ses larmes que je redoutais.

— Ce n'était pas le bon Jésus, c'était maman qui avait fait cette mousseline, au lieu des ailes vivantes qu'elle avait demandées. Elle avait été trompée ; elle ne voulait plus l'être.

— En vain je lui répétais qu'elle était trop grande désormais pour croire aux contes de Noël, que c'étaient toujours les mamans, qui, au nom du bon Jésus, mettaient les cadeaux dans la cheminée ou sous l'oreiller, et que les mamans ne pouvaient façonner des ailes de véritable chair.

— Mais il était trop tard : son petit cerveau était pris. Absorbée par son incurable illusion, elle pâlisait, elle maigrissait, elle s'en allait. Une fois de plus il fut nécessaire de lui mentir et de lui assurer que, si elle était encore plus sage, le bon Jésus lui accorderait, cette fois, de vraies ailes en duvet et en plume, comme celles des séraphins.

“ Et la voilà toujours plus douce, plus caressante, plus curieuse de s'instruire que jamais, mais toujours revenant à son enfantine hallucination.

“ L'esprit égaré dans l'étendue peuplée de soleils, d'étoiles et de planètes, il fallut les lui nommer les uns après les autres, lui expliquer les mouvements de tous ces astres brillant et roulant au-dessus de sa tête.

— Mais Dieu, où donc est-il ?

— Ici et plus loin, ma fille, encore plus loin, toujours plus loin.

— Et le dernier des mondes ?

— Mystère, mon enfant ! Peut-être Dieu s'est-il réservé l'infini du temps pour en semer toujours de nouveaux dans l'infini de l'espace ; peut-être y en a-t-il un, d'où on le voit de plus près, d'où on peut le comprendre mieux, où tous les êtres sans exception mettent leur bonheur à l'adorer, à l'aimer, à chanter sa gloire, *Gloria in excelsis Deo*.

— Comme au jour de Noël, concluait Germaine. Et ce dernier monde, c'est le ciel ! C'est dans celui-là, maman, que je m'arrêterai, quand j'aurai des ailes.

“ Cependant le grand jour approchait, à la grande joie de Germaine. Que se passerait-il ? Je me le demandais avec effroi, car la pauvre enfant, épuisée semblait à la merci du premier chagrin et de la première maladie.

“ Hélas ! ce fut justement la maladie qui vint mettre un terme à mes cruelles inquiétudes. Huit jours avant Noël, le frisson la prit. Elle se coucha. La fièvre la brûla comme un grain d'encens et le médecin prononça le terrible nom : la méningite.

“ Si vous l'aviez vue, souffrant sans se plaindre, prenant tous les remèdes pour avoir ses ailes vivantes, dans quelques jours, lorsque passerait le bon Jésus ! La foi en faisait déjà une héroïne ! Puis le délire vint sans changer ses aspirations. Toujours des ailes pour atteindre là-bas jusqu'au dernier des mondes !

“ Nous étions à la vigile de la fête. Je le lui dis, sur le soir, pour la tirer de sa somnolence. Elle ouvrit ses yeux creusés, et me sourit... Puis elle se mit à fixer je ne sais quoi d'invisible, à s'animer de paroles incohérentes... Tout à coup, elle se leva toute droite dans sa longue chemise blanche, battant des mains, joyeuse, chantant *Gloria in excelsis Deo*, me montrant la chose invisible :

“ Là, maman, là, regardez donc ! C'est le bon Jésus qui me les apporte... ” Enfin, retombant sur son petit lit, comme un oiseau blessé, elle renversa la tête et ferma les yeux.

“ Elle était morte, en plein rêve, heureuse d'avoir enfin mérité ses ailes vivantes. ”

Et pendant que la pauvre mère achevait sa douloureuse histoire, et donnait un libre cours à ses larmes, la petite Jeanne, assise au milieu de ses jouets, à quelques pas de nous, sur le grand perron, semblait perdue dans une extase.

La mère, voyant que je m'en apercevais, me dit : “ Le ciel la tente, elle aussi ; Dieu merci, elle ne m'a encore rien demandé d'impossible... ”

JULES DELAHAYE.

LE GÉNIE DES AFFAIRES

Il est certain que les meilleurs articles — qu'ils soient d'utilité première ou simplement d'agrément — ont besoin d'être portés à la connaissance du public de façon à lui plaire et à l'intéresser. Un savant passe des années à rechercher telle formule, tel médicament dont l'humanité souffrante a besoin. Une fois que c'est trouvé, un autre facteur entre en scène. C'est l'homme d'affaires qui va prêter son concours sans lequel la découverte resterait à peu près ignorée de ceux auxquels elle est destinée.

Nos lecteurs savent l'importance de la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Dans presque toutes les parties du monde, cet appareil est connu et apprécié. Mais pour arriver jusque-là, il a fallu la collaboration de ces facteurs qui ont le génie des affaires.

A Montréal, c'est M. W.-D. Berry qui représente

le Dr Sanden. Il est de ce groupe de Canadiens-français qui n'ont jamais reculé devant les plus grands obstacles. Dès son jeune âge, on le trouve aux Etats-Unis, s'aguerrissant pour les luttes de la vie commerciale par une éducation pratique. Revenu au pays, il accepte un emploi dans la péninsule de la Gaspésie.



M. W.-D. BERRY

Quelques années après, il reprend le chemin de la métropole, devient l'âme de la succursale Sanden et donne à ses affaires une extension vraiment incroyable.

Aujourd'hui il se prépare à aller à Paris, toujours dans l'intérêt de la Ceinture Sanden. Nous sommes certains que, sur ce champ si vaste, il continuera la série de ses succès et qu'il nous reviendra enrichi d'un regain de renommée, ce dont il est d'ailleurs si méritoire.

MONDANITÉS

Le linge personnel de la femme, linge de corps, se marque à l'initiale de son prénom et à celle du nom de son mari. Le linge de maison et le linge personnel du mari se marquent aux initiales des prénoms et nom de celui-ci.

* * * *

Origine de la carte-menu. Cet accessoire nécessaire du service de table est dû au duc Henry de Brunswick. On remarqua aux intervalles d'un festin qu'il donnait qu'il examinait avec attention une longue bande de parchemin déposée à côté de son assiette. Quelques-uns de ses invités, pris de curiosité, s'aventurèrent à lui demander la nature de l'étude à laquelle il paraissait se livrer ; il expliqua que la feuille de papier qu'il consultait était une sorte de programme du repas, une liste des plats commandés à son cuisinier. Il y cherchait ses mets favoris, afin de réserver son appétit pour les déguster.

L'idée parut très pratique et très ingénieuse, la carte-menu était née, car l'exemple du duc fut suivi.

Mais, d'abord, le menu fut écrit en grosses lettres, sur des cartes de papier de telles dimensions qu'un seul pouvait être affecté pour toute une table. Ceci se passait dès la première année du seizième siècle et ce moyen qu'on offrait aux convives de faire un choix parmi les innombrables plats d'un repas de ce temps dut paraître bien agréable aux gourmets... qu'on trouve à toutes les époques. Oh ! ces festins du moyen âge, où l'on comptait jusqu'à deux cents quarante-cinq plats ! On passait la journée à table, mais les artistes d'alors avaient su introduire dans la réception gastronomique des distractions et des divertissements qui faisaient prendre un peu de patience aux personnes jeunes, que désolait cette longue pose devant la nappe. Les ménestrels chantaient, les trouvères racontaient, chaque mets était annoncé par les sonneurs de trompes ou de cors.

Certains plats étaient apportés avec un cérémonial imposant. Ces hors-d'œuvre étaient indispensables pour faire supporter la durée de ces fêtes.

THÉÂTRES

MONUMENT NATIONAL

La comédie de MM. Barrière et Capendu : *Les faux Bonshommes*, a remporté un succès pyramidal. Les types ont été moulés à perfection, Duhamel, Barré, Bédard, Roy, Naud, Poliquin, Lemay, Mmes Chapdeleine, Reid et Daigle, tout le monde s'est surpassé. Cette représentation est supérieure à toutes celles qu'on nous a déjà données.

Aussi, est-ce avec confiance que nous rappelons à nos lecteurs que ces mêmes favoris joueront, le 2 janvier : *Gendre et Belles-Mères*, et le 4 janvier *Durand et Durand*.

Les amateurs de théâtre ne sauraient commencer mieux l'année qu'en allant entendre ces comédies de désopilante mémoire. Ne manquez pas l'occasion, elle ne se renouvellera peut-être pas. Encouragez nos artistes canadiens, ils le méritent par le choix heureux des pièces et par les efforts constants qu'ils tentent pour arriver à la perfection. Votre présence les récompensera de leurs travaux et les incitera à mieux faire encore, et toujours. N'oubliez pas les dates.

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Le Monde Illustré est heureux d'annoncer l'ouverture de ce théâtre essentiellement français.

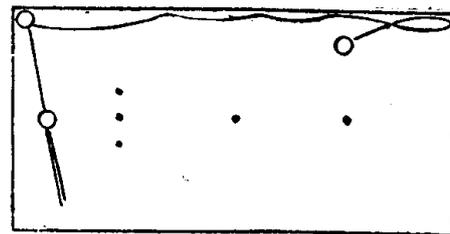
L'ancien patinoir Chaboillez a été transformé en un auditorium absolument moderne, où l'on jouera principalement le drame. Déjà, les plus belles pièces de l'art français sont à l'étude, par une troupe d'élite. *Les Deux Gosses*, grand drame que *Le Monde Illustré* a publié en feuilleton, tient l'affiche cette semaine.

Les tableaux scéniques ont été préparés par un expert. Bref, la mise en scène sera digne du sujet que la direction se charge de présenter avec tout l'art possible.

Nous conseillons à tous nos lecteurs de patronner cette institution, qui offrira toujours, à bon marché, des grands spectacles d'une moralité absolue.

LE BILLARD

COUP DE SERPENTEAU



Bille en tête à gauche, la rouge un peu à droite ; la bille touche trois ou quatre fois la grande bande, fait le lacet dans le coin et vient caramboler.

Coup de queue fort et surtout allongé.

JEUX ET AMUSEMENTS

VERS A RECONSTRUIRE

— Mais, disait le dix-septième prétendant au père de famille, votre fille, elle boîte. — Oh ! seulement d'un pied, dit-il.

ANAGRAMME

Je suis, pour les enfants, la terreur en personne ;
Renversez-moi, je plais à celui qui raisonne.

CHARADE

Mon premier sert à faire mon dernier
Et les ciseaux font mon entier.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 816

Rébus graphique. — Avant de renoncer, essaie encore.

Coquilles amusantes. — 1. Auteur. Ode. Epique. — 2. La. Montre. Marée. — 3. Mourir. Rendre. — 4. Passe. Passons.

Charade. — Prêtresse.

Enigme. — Aiguille.



1. Blouse russe avec broderie au point de croix pour petits garçons.

DESCRIPTION DE LA MODE

1.—Blouse russe, avec broderie au point de croix pour petits garçons.—En treillis blanc : biais de jupe, poignets d'encolure et de manches en treillis rouge turc ; broderie avec du coton bleu clair et rouge, exécutée sur canevas, gros pour l'empècement, la jupe et les manches, plus fin pour les plis, en se servant du même motif d'ornement. A la partie-jupe, la broderie droit croiser de $\frac{3}{4}$ pouce au-dessus du biais rouge ; arranger la jupe devant en trois plis, faufilés et brodés, froncer le reste et prendre le tout entre les deux étoffes de l'empècement brodé devant et derrière. La manche montre le motif se rencontrant deux fois, brodé à même l'étoffe : froncer la manche en haut et en bas, et la prendre dans un poignet de 1 pouce en étoffe double. Cordelière de soie rouge avec huppes, passée par des barrettes d'étoffe. Mules à barrettes de vernis blanc et chaussettes quadrillées de fit d'Ecosse.

2.—Robe blouse pour petites filles de cinq à sept ans.—En cachemire blanc ; garniture d'entre-deux et de dentelle de guipure vermicellée en $\frac{1}{2}$ pouce et noué de ruban blanc côtelé. Corsage, jupe adaptée avec serpentine, en doublure. Monter d'abord l'empècement, 5 pouces de haut, garni entravers, puis la partie-jupe plissée au fer de 27 pouces de long sur 4 verges d'envergure ; laisser le surplus nécessaire pour l'ourlet du bas et les têtes du bord supérieur. Manche-blouse avec volant ; volants d'épaules, froncés plat, de 20 sur 3 pouces.

3.—Costume (culotte, corsage et blouse) pour garçons de neuf à onze ans.—La blouse est en cheviote blanche brodée de coton bleu foncé, la culotte ample en cheviote bleu foncé doublée de satinette rayée sera boutonnée au corsage en shirting double. Jarrettière d'étoffe double à fond raide en 2 pouces sur 13 pouces de tour, y compris la sous-patte. Poignet de 30 en $1\frac{1}{4}$ pouce muni de boutons. Les bords du devant de la blouse, sont garantis par des bandes d'extrafort ; sur les boutonnières, pli plat en 3 pouces doublé raide adapté à gauche. Poche appliquée par piqure, garantie par une bande d'étoffe : elle est fermée par un bouton. Coulisse à élastique. Manche doublée avec poignet 10 sur 2 pouces de large. Cravate en soie bleu foncé, cousue à gauche, agrafée à droite.

L'histoire de l'Eglise doit être enseignée avec une grande probité : Dieu n'a pas besoin de mensonges.—LEON XIII

PROPOS DU DOCTEUR

LA DYSPEPSIE CONJUGALE

Je cueille les lignes suivantes dans un des journaux de médecine les plus importants, la *Médecine Moderne*. L'auteur se montre peu aimable pour le beau sexe ; pardonnez-lui ; il ignorait que vous liriez sa prose.

« Le mari se met à table, accablé de préoccupations et de soucis, ne digère pas très bien. Sa femme se charge de ne plus le faire digérer du tout. Pendant tout le jour elle a machiné son plan : un premier coup d'épingle sera servi après le potage. Le mari harassé

Je veux bien qu'on digère mal quand on est mal marié, mais les hommes n'ont rien à envier aux femmes sous le rapport de l'aménité du caractère. La conclusion à tirer de ces paroles, c'est que pour bien digérer, il faut avoir l'esprit et le cœur en repos. Maris et femmes doivent se faire des concessions mutuelles pour arriver à ce résultat.

CONSEILS PRATIQUES

Pour ramollir les objets en caoutchouc galvanisé.— Lorsque la température est excessive, les objets en caoutchouc galvanisé deviennent fréquemment raides



2. Robe blouse pour petites filles de 5 à 7 ans

3. Costume (blouse, corsage et culotte) pour garçons de 9 à 11 ans

fera semblant de ne pas sentir très bien ; on lui laissera cinq minutes de répit. Le temps de croire qu'il ne s'agissait que d'un usage. Pauvre diable ! Son illusion ne sera pas de durée.

« A peine sa figure commence-t-elle à se détendre qu'une attaque plus vive le rappelle à la réalité. Il en oublie d'avaler le morceau qu'il tenait au bout de sa fourchette. Alors, c'est pour de bon ? Il n'a plus qu'à se résigner et à tendre le dos. Quelle ondée, Seigneur ! Elle éclate, grossit, se précipite dans un fracas de tempête. L'eau s'émeut et s'agite dans la carafe, les verres tintent presque autant que vos oreilles. Que faire sinon de terminer son dîner au plus vite ? On songe bien à mastiquer ses aliments à pareille heure ! La porte, c'est cela qu'on vise. Il s'agit de l'atteindre au plus tôt. Quant à la digestion on y songera plus tard. Ce qu'il importe pour le moment, c'est de se mettre à l'abri. »

Tout beau ! monsieur le médecin. Vous oubliez que les rôles sont souvent retournés et que pour beaucoup de femmes les soucis et le malheur viennent du mari,

et cassants et sont alors hors d'usage. Pour les ramollir il suffit de les plonger dans un mélange de 50 parties d'eau et d'une partie d'ammoniaque.

Contre les gerçures du visage.—On fait, avec des amandes douces et quelques amandes amères, un lait un peu épais, auquel on mélange de la glycérine dans la proportion d'un cinquième. Chaque matin, après s'être lavé la figure, il suffit d'étendre ce lait à l'aide d'une petite éponge.

L'alun pour arrêter les saignements de nez et le sang d'une coupure.—Un remède simple et pouvant se trouver facilement sous la main pour arrêter les saignements de nez et aussi le sang répandu trop abondamment par les coupures. Un accident vient-il à se produire : coupures ou hémorragies nasales, vous prenez un peu d'alun et vous en saupoudrez la plaie si c'est une blessure, ou vous preisez la poudre d'alun pour un saignement de nez. C'est un remède qu'il est facile d'avoir toujours chez soi ; il n'est pas dangereux, il est prompt à préparer, et ses résultats sont rapides.

LE GRAND PURIFICATEUR DU SANG

Dès que le sang, ce véhicule de la vie, commence à perdre ses propriétés, à prendre une teinte bleuâtre, la vigueur et les forces vitales diminuent et la santé s'affaiblit graduellement. Il faut alors avoir recours à un purificateur énergique qui chassera du système toutes les impuretés et rétablira le sang dans son état normal. Jusqu'à ce jour, le purificateur du sang le plus énergique, le spécifique souverain dont l'usage soit universellement répandu et recommandé dans toutes les affections causées par l'appauvrissement du sang, est le "Régulateur de la Santé de la Femme du Dr J. Larivière." Son action est instantanée. Il est doux à prendre et ne cause ni nausées, ni vomissements. Son goût est agréable et l'estomac le plus délicat le digère facilement. Cette panacée de toutes les affections qui accablent le beau sexe est en vente dans toutes les pharmacies, ou écrivez au Dr J. LARIVIÈRE, Manville, R.I., qui enverra en même temps une liste de questions concernant la maladie de ses clientes.

—La pose des fausses dents nécessite, aux États-Unis, une dépense annuelle de 40,000 onces d'or.

—La guerre d'Afrique a déjà enlevé plus de 5,000 soldats à l'armée anglaise ; et ce n'est que le début de la campagne ! Un voile de tristesse couvre toute la Grande Bretagne. Les cent soixante ou deux cents officiers tués, blessés ou prisonniers atteignent la haute société anglaise presque en entier.

La Grande Revue, publie dans son numéro du 1er décembre : Les classes sociales en France à travers l'affaire Dreyfus, par Alfred Berl ; La romance du temps présent, par Léon Daudet ; L'esthétisme et le Wagnérisme, par Lionel Dauriac ; Jours d'été : Souvenirs de jeunesse, par André Theuriot ; Au Japon, par Henri Turot ; Le théâtre d'Emile Augier, par Paul Souday ; Sous-marins, par W. de Duranti ; Chronique, par Marcel Théaux.

Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

AUX VOYAGEURS

Qu'ils se gardent bien de se mettre en route sans se munir d'une provision de *Baume Rhumal*.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00
for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25 ; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différents grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendent AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tondeuses neuves, pose de rouleaux et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.



CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY

Constipation.

La signification de ce mot est trop bien connue de tous pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer. Quand cet état se maintient les matières vénéneuses qui sont devenues impropres à l'usage sont absorbées par le système et causent un empoisonnement.

Les causes de la constipation sont nombreuses et variées. Parmi les plus communes on peut mentionner la mauvaise digestion, le manque de bile dans les intestins, le défaut de sécrétion dans les entrailles et l'absence des contractions musculaires naturelles des intestins.

Dans cette condition le meilleur aide est la nature est Abbey's Effervescent Salt. Il stimule et rétablit la digestion stomacale, augmente le flux de bile dans l'intestin et fait sortir un flux aqueux des glandes intestinales. Ainsi l'action naturelle des intestins est rétablie et il est facile d'obtenir le bon fonctionnement des entrailles, ce qui est l'un des points les plus importants au point de vue de la santé. De cette façon Abbey's Effervescent Salt aide la nature à sortir de cet état, d'une manière naturelle, et n'opère pas, ainsi que les laxatifs ordinaires, comme un faux stimulant qui réagit et laisse le patient plus malade qu'auparavant.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,

Montréal

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

ECOLIERS ET ECOLIÈRES

On fait depuis quelques années dans la presse étrangère, une campagne contre le surmenage des enfants, filles ou garçons, qui suivent les cours des collèges et couvents où on leur infuse la science à haute dose et l'hygiène à petite dose. A ce régime forcé, les enfants perdent leurs belles couleurs et, si on n'y prête pas attention, ils finissent à la longue, par tomber malades. C'est aux parents à surveiller la santé de leurs enfants, leur développement physique : les mères ont assez à faire de surveiller leur développement intellectuel et moral. La pâleur habituelle du visage est l'indice de l'anémie, de l'appauvrissement du sang. Cet état, vous le combattez facilement en faisant prendre à vos enfants les Pilules de Longue Vie du Chimiste-Bouard. Le traitement n'exige pas un régime spécial et ne nuit en rien à la direction de leurs études ; elles auront par contre pour effet de leur donner un surcroît de force pour faire face au surcroît de dépense corporelle que leur impose leur cours d'étude. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale dont M. L.-R. Baridon, pharmacien, 202, rue St-Denis, est le représentant attitré au Canada.

POURQUOI ?

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux meilleurs médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

LES PLAISIRS MONDAINS

Nos mondaines sont exposées, tout comme les ouvrières qui travaillent jour et nuit pour gagner un maigre salaire, perdre cette fraîcheur du teint qui est encore le meilleur indice d'une santé florissante. Ce manque d'appétit dont elles se plaignent si fréquemment, ces troubles de la digestion, ces palpitations de cœur, ces essoufflements sont dûs aux fatigues volontaires qu'elles s'imposent, à ces fréquentes soirées du soir, aux veus prolongés aux soirées dansantes, bref, à l'abus des divertissements de toute sorte. Avec une existence si inutilement active, l'anémie ne tarde pas à pénétrer dans la place et sournoisement d'abord, commence à miner la constitution. De là ces différents maux que nous avons énumérés en partie seulement et qui ne sont que le prélude de maladies plus graves, si nous n'avons pas soin de recourir au sang épuisé les éléments dépensés pour faire face aux fatigues des plaisirs mondains. Un régime de cinq à six semaines aux Pilules de Longue Vie du Chimiste-Bouard, régime facile à suivre, puisqu'il n'exige pas une diète spéciale, remède à tout ces maux et prévient bien des maladies. Ces pilules se vendent à raison de 50c la boîte dans toutes les bonnes pharmacies ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L.-R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attitré au Canada.

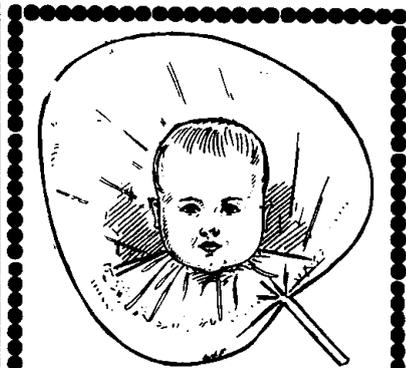
CHEZ LES ENFANTS

La gorge des enfants est un trésor délicat : au moindre embarras, donnez-leur du *Baume Rhumal*.

PROLONGATION DE LA VIE

Il semblerait, à voir la statistique des décès dans cette fin du dix-neuvième siècle, que l'art de vieillir se perd de plus en plus. Avec l'existence à toute vapeur que nous menons et à laquelle la lutte pour la vie nous empêche de nous soustraire, "on vit double" suivant une expression populaire, c'est-à-dire que l'on s'use deux fois plus vite. Pourquoi ? parce que l'on a pas souvent la bonne inspiration de suppléer à la dépense de forces au moyen d'une hygiène bien comprise. Le sang s'appauvrit, le système nerveux souffre de cette inanition, il s'en suit une diminution progressive de notre vitalité : c'est la vieillesse prématurée messagère d'une fin prochaine. Et cependant si nous voulions... nous trouverions dans les Pilules de Longue Vie du Chimiste-Bouard tous les éléments nécessaires à la reconstitution d'un sang nouveau... une seconde jeunesse. Demandez-en une boîte à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L.-R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attitré au Canada.

Dr J. G. A. Gendreau
CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818.



Vos Enfants

grandiront, se développeront, deviendront

forts et vigoureux

si vous les mettez au régime de

La Peptonine

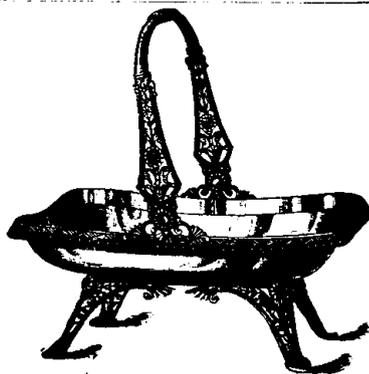
Un aliment supérieur, pur, stérilisé, agréable au goût et facile à digérer. :: ::

25c. la grande boîte

Dans toutes les épiceries et pharmacies.

GROS : F. COURSOL.

520, AV. DE L'HOTEL-DE-VILLE, MONTREAL



Vieilles argenteries remises à neuf par

Royal Silver Plate Co.

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Spécialité d'ouvrages de bijoutiers.

Tel. Bell : Main 1387

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
avec les
PILULES AN-ONIO
toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

DR BERNIER
DENTISTE
30, rue Saint-Denis
MONTREAL

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MARSHAND, 660
Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boîte 187. Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame ; C.-O. Daclier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Une Poupée Grandeur Naturelle

Le linde des bébés habille
ra maintenant la Poupée.



Une des dernières nouveautés et qui plaira certainement aux petits. Par notre merveilleux procédé, nous avons reproduit une très grande Poupée, peinte à la main. L'exécution de cet ouvrage est scrupuleusement faite. Cette Poupée est faite pour être bourrée avec du coton, comme les directions l'indiqueront. La matière dont on se sert est un satin très fort qui ne déchirera pas - presque indestructible. On ne se sert que de couleurs à l'huile, qui ne s'altèrent pas. Au moyen du procédé Gusset, les pieds s'ouvrent en avant permettant à la Poupée de se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

Gratis à quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépense, une de nos magnifiques peintures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$5.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée parlant vivante. **Envoyée franco contre 50c.** Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (6 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 35c., envoyé franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

AMERICAN ART NOVELTY GO.,
No. 2 W. 14th St., New York.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

Hémorroïdes



N'oubliez pas que le seul remède infallible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre **ONGUENT ANTI-ASAPHE**
du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY

Prix 50c. et \$1.00.

Essayez-le.

Un Remède National

Il est admis que les **Pilules des Invalides de Milton** sont le meilleur **Régénérateur du Sang** et celles qui conviennent le mieux aux hommes, femmes et enfants vivant sous le climat du Canada. Ce remède, découvert par un savant chimiste, nettoie le sang, l'enrichit, le vivifie et tue dans le germe même, la plupart des maladies. Si votre sang est pauvre, employez-le.

Ecrivez à la **MILTON DRUG COMPANY, 834 rue St-Laurent, Montréal.**

PRIX LA BOITE 25c.; 6 POUR \$1.25 et 12 pour \$2.50.

Théâtre de la
Renaissance

Coin St-Maurice et Carré Chaboillez

Direction. J. A. Picard.

Théâtre Français de 1er Ordre.

Semaine commençant le 1er Janvier 1900

Les Deux Gosses

Grand Drame

Matinées : Lundi, Samedi et Dimanche

Tous les Soirs de la Semaine y compris le Dimanche

Prix des Places :

Siège de Loge, 50c. Orchestre, 35c. Parquet, 25c.
Admission, 20c. Galerie, 10c.

Billet en vente au Théâtre de 10 heures a. m. à 10 heures p. m.

Portes ouvertes à 7.30 heures, rideau 8 heures. Matinées à 2.15 heures.

Coupez cette Annonce

L'Offre ne se Renouvellera pas !

Nous avons engagé des employés nouveaux —
pour faire face aux exigences du moment.

Aujourd'hui commence la plus grande vente
à Bon Marché qui se soit faite à Montréal :-

Un avant-goût seulement :

Etoffes à Robes — Couleurs nouvelles — valeur de 31 cts pour	14 c.
Etoffes à Robes, les plus belles nuances — Qualité supérieure, bas prix déjà à 50 cts — pour cette vente	22 c.
Etoffes à Robes — noir, patrons fantaisies — d'un fini particulier valant au moins 45 cts, pour	20 c.
Soies en couleurs pour matinées ou blouses, réduit de	33 c.
Corps et Caleçons (fleece lined) valant partout 75 cts — ici pour	49 c.
Corps et Caleçons, laine Ecossaise, double breast, finis par côtes — valant 55 cts pour	29 c.
Corps et Caleçons, laine Ecossaise, uni, double breast, un vrai job, valant au moins 75 cts pour	43 c.
Corps et Caleçons, laine Ecossaise, valant 85 cts, pour	49 c.
Chaussons en bonne laine grise valant 20 cts, pour	19 c.
Chaussons en Cachemire noir, valant 35 cts pour	19 c.
Chaussons en Cachemire de couleurs, finis par côtes, valant 55 cts, pour	29 c.

Réduction égale dans toutes les lignes
sans exception

Afin d'éviter la trop grande foule venez donc dans la matinée vous aurez
meilleur choix — plus d'aise — Nous vous satisferons mieux :- :- :-

Jouets ! Jouets ! Jouets !

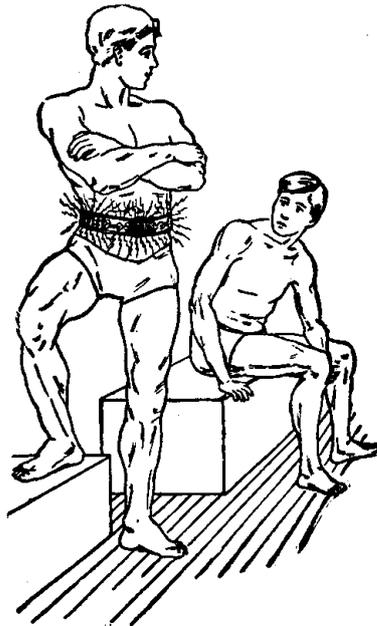
A Grands Sacrifices

Desjardins & Viens,

Angle Ste-Catherine et St-Laurent.

Coupez cette Annonce

**La Débilité
chez l'Homme**



Dans le traitement des désordres nerveux chez les hommes, jeunes et vieux, qui résultent d'abus des lois de la nature, indiscretions de la jeunesse, ou plus tard, d'excès, de dissipations, etc., etc., il y a beaucoup à considérer. Le sujet est plus profond que ne semble le croire la plupart des médecins. Chose certaine, c'est que les **DROGUES NE FONT QUE STIMULER.**

Elles ne peuvent ni tonifier ni renforcer. C'est exactement comme prendre un verre de whisky pour relever les tortures mentales causées par des troubles financiers ou de famille. J'ai vite découvert que les drogues ne faisaient aucun bien à mes patients. Alors je me

mis à l'œuvre, fis de nombreuses expériences, tout comme l'homme d'affaire qui désire changer les conditions d'un commerce sans profits. Ma première découverte fut que la faiblesse était purement locale. Pour obtenir les vrais résultats, il fallait trouver un remède capable de régénérer tout l'organisme, je savais que j'avais à **TRAITER LES CAUSES, NON LES EFFETS**, et pour satisfaire à ce besoin, j'ai inventé une batterie portative, qui prit peu à peu la forme d'une chaîne ceinture, aujourd'hui connue universellement sous le nom de la

Ceinture Electrique du Dr Sanden

avec appareil pour hommes. Cet appareil offre par excellence le traitement modèle chez soi. Il produit la quantité voulue d'**ÉLECTRICITÉ** d'une façon pratique. Il est spécialement construit pour les hommes faibles. Vous le portez la nuit durant 60 à 90 jours. Il vous guérit durant votre sommeil. Ecrivez pour avoir mon livre intitulé : **"TROIS CLASSES D'HOMMES,"** et expédié franco et bien cacheté.

Adressez :

Dr M. SANDEN, 132 Rue St-Jacques, Montréal, P.Q.

Heures de bureau : 9 a.m. à 6 p.m.

Le dimanche, 11 a.m. à 1 p.m.



**Embellissez
votre teint.**

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un bruvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

NOUVELLES A LA MAIN

Vous voyez rire deux hommes ; vous pouvez vous demander de quoi.
Deux femmes ? Demandez-vous de qui.

—Comment, monsieur Boitard, vous n'avez jamais lu " l'Enfer du Dante " ?
—Ah ! madame, entre ma femme qui bougonne et mes sept enfant qui crient, je n'en ai jamais éprouvé le besoin.

A la mairie :
—Monsieur le maire, je viens déclarer le décès de ma belle-mère.
—A quelle heure est-elle morte ?
—Oh, ce n'est pas encore fait, mais le médecin promet qu'elle ne passera pas la nuit.

Entre pêcheurs à la ligne.
—Mon vieux, je suis allé à la pêche aujourd'hui.
—Où ça ?
—Un peu au-dessous de Charenton.
—Et qu'as tu pris ?
—Le bateau pour aller et le tramway pour revenir.

Un général passe près d'une batterie en pleine activité. Un lieutenant d'artillerie la commande et les pièces tirent à toute volée.
—Lieutenant, dit brusquement le général après avoir examiné un instant, sur quoi, diable, tirez-vous ?
—Mais mon général, sur l'ordre du colonel !

UNE SURPRISE

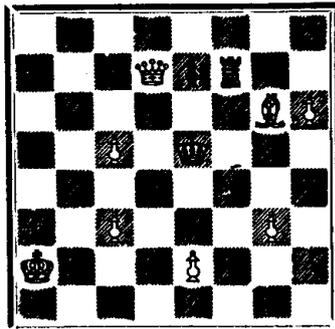
On est agréablement étonné de l'effet bienfaisant d'une simple dose de *Baume Rhumal* sur la gorge embarrassée.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LES ECHECS

PROBLÈME NO 210
Composé par M. Emile Pradignat
Noirs.—3 pièces



Blancs.—8 pièces
Les blancs font mat en 2 coups

SOLUTION DU NO 209

Blancs	Noirs
1 F 4 D	1 R pr F
2 D 6 C échec	2 R 5 F
3 Mat.	

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00 ; Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

4693

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 24 JANVIER 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant \$19,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00.

En vente partout

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Poite 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...
Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 843.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir, de 6 à 9.



Avant l'emploi. Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSESIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 5129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

86,578

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Fouillez à votre aise, citoyens, dit Jeanne.—Page 142, col. 1.

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Je ne crois pas qu'il y ait de traîtres ici, et si le ciel permettait qu'il y en eût, que le mépris de tout nous venge par avance du mal qu'ils nous feraient !

Pendant l'observation du père Germain était juste. Aussi, comme on était arrivé au dessert, Jeanne s'adressant à Violette lui dit avec douceur :

— Vous avez une voix charmante, mon enfant, chantez-nous un couplet.

— Je veux bien, répondit la jeune fille, qui commença cette mélodie ravissante, que Marie-Antoinette elle-même avait dite sur le petit théâtre de Trianon :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère...

Soudain un coup violent frappé à la porte de l'arrière-boutique, dans laquelle se trouvaient assemblés les convives, interrompit la chanteuse.

— Allons bon ! fit Réséda, je suis sûre que les voisins vont se plaindre que l'on dise ici les chansons préférées de la reine...

— On se trompe sans doute, répondit Jeanne, dont le regard inquiet se fixa sur la porte du cabinet.

Mais les coups redoublèrent, avec une nouvelle force. On ne frappait point avec la main, mais bien avec des crosses de fusil et des piques dont la plupart du temps étaient armés les suppôts des comités.

— Ouvrez ! ouvrez ! hurlèrent des voix rudes.

Jeanne debout, pâle comme une morte, s'appuyait sur la table et ne répondait pas.

— Mademoiselle Jeanne, dit Germain, ils vont enfoncer la porte, cela nécessitera des réparations.

— Au nom de la loi ! ajouta une voix furieuse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Jeanne.

A cette époque, nul n'avait le droit de se croire en sûreté. Un mot, un silence même, défavorablement interprétés, suffisaient pour vous rendre suspect. La plus petite haine soufflant une dénonciation provoquait un arrêt de mort.

Dans tout autre moment, Jeanne, quel que dût être le résultat d'une visite domiciliaire, eût été ouvrir calme, le front haut.

Elle n'affectait point de lutter contre le commissaire général, elle ne tenait point tout haut ce que l'on aurait pu appeler des discours séditieux, mais interrogée sur ses opinions et sur ses croyances, elle eût répondu aux agents du pouvoir avec la même liberté que tout à l'heure devant les amis groupés autour de la table.

Mais en ce moment, quelle différence !

Ce n'était pas elle qu'il s'agissait de défendre et de sauver ! Elle ! la pauvre Jeanne, se comptait pour bien peu de chose, et tant de douleurs l'avaient brisée, qu'elle aurait béni Dieu de lui envoyer le martyr. Mais le fils de Mme de Civray était là... Une perquisition pouvait causer sa perte. Jeanne, affolée, se demandait quel parti prendre, et tandis que les coups de crosse ébranlaient la porte avec furie, elle restait immobile, le front couvert d'une sueur glacée.

Si l'on se trompait, cependant ?... Cette espérance lui rendit un peu de présence d'esprit. Se levant vivement, elle écarta de la main le jeune ébéniste, qui attendait un mot pour ouvrir aux bruyants représentants de la loi, et, tirant elle-même le verrou, elle resta sur le seuil complètement calme en apparence.

— Que souhaitez-vous, citoyens ? demanda-t-elle.

— Diantre ! la jolie fille, répondit un homme en carmagnole, dont un bonnet phrygien cachait les cheveux gris, et dont une écharpe rouge ceignait les flancs, tu te fais prier longtemps pour ouvrir à ceux qui demandent à entrer chez toi ?

— Excusez-moi, citoyen, répondit Jeanne avec un faible sourire... Je traite aujourd'hui quelques bons voisins, de mes amis, c'est ma fête... Alors vous comprenez, le bruit des fourchettes, des verres, des conversations...

— Tiens ! fit l'envoyé du Comité, je n'ai entendu que le commencement d'un couplet...

— En effet, Giroflée chantait.

— Et une chanson prohibée, encore... Une chanson subversive dont les partisans de Capet et de sa famille ont fait un signe de ralliement.

— Citoyen ! pouvez-vous croire que chez moi...

— Au fait ! la République ne te suspecte pas encore... Tu lui as d'ailleurs donné des gages de ton civisme... Mais si j'ai un conseil à te donner, veille sur cette Giroflée qui répète les refrains de l'Autrichienne.

— Vous pouvez être certain, citoyen commissaire, que jamais nous ne redirons *Pauvre Jacques*... Vous voilà rassuré, j'espère... Et maintenant, si vous voulez bien accepter un verre de vin et trinquer avec moi à ma santé...

— Merci, répondit avec emphase l'envoyé du Comité ; pendant l'exercice de mes fonctions, je croirais commettre un acte répréhensible et contraire à ma dignité.

— Votre mission ici n'est-elle pas terminée ?

— Comment cela, terminée ?

— Vous entendez chanter *Pauvre Jacques*... Cette chanson est interdite, paraît-il, aux amis sincères de la République... Vous nous avertissez de ne pas continuer... Nous vous le promettons... Et rien ne vous empêche désormais de trinquer... à la République, ajouta Jeanne avec effort.

— Ah ! vous croyez cela, ma belle enfant... ou plutôt... enfin, je comprends à demi... Non, je n'ai pas rempli le mandat qui m'amène...

— Quel mandat ?

— Je viens opérer une perquisition.

— Chez moi ?

— Chez toi, citoyenne, et tu sais quel en est le but.

— Moi ! Je sais...

— Tu ne veux pas avouer... soit... cette perquisition a pour motif d'opérer l'arrestation d'un ci-devant...

— Mais, citoyen commissaire, dit Germain, vous êtes dans l'erreur... Jeanne est bonne patriote... Je réponds de son civisme à tel point que moi, qui suis bien noté aux Jacobins, j'offre de l'épouser quand elle voudra... Nous avons passé ici une partie de la journée... Quand on cache chez soi un ennemi de la nation, on ne donne pas un dîner à ses voisines et à ses ouvrières... On vous a trompé par une délation calomnieuse.

—Est-ce aussi votre avis, citoyenne Jeanne

—Sans oute.

—Ma belle enfant, dit le délégué, en se penchant vers Jeanne, je comprends la situation : tu n'oses aller jusqu'au bout devant tes invités et tu veux sauver seulement les apparences. Tu as fait ton devoir, à nous maintenant de remplir le nôtre.

Et, ce disant, l'envoyé du comité fit signe à ses hommes de le suivre.

—Ce n'est certainement pas dans cette pièce que nous trouverons le ci-devant comte de Civray, dit-il en ricanant, il doit se cacher mieux que cela ; nous allons fouiller tous les recoins.

Jeanne devint pâle et inerte comme un marbre.

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit et, sous prétexte de faciliter leur tâche aux sinistres pourvoyeurs de la guillotine, elle tenta d'égarer leurs recherches pour permettre à Henri de fuir à la faveur d'une habile diversion.

—Citoyens, dit-elle, puisque vous doutez de ma parole, contrôlez-la par une enquête sévère. Je vais ouvrir toutes les portes, les moindres réduits, tout ce qui peut vous paraître suspect. Veuillez me suivre.

Le chef de la bande, une lanterne à la main, accompagné de ses hommes, suivit Jeanne.

La jeune fille les conduisit dans le bûcher où se trouvaient roulées parmi des morceaux des bois et de la ferraille, deux grosse barriques.

—Fouillez à votre aise, citoyens, dit Jeanne, et si le cœur vous en dit, défoncez les futailles.

Les sans-culottes se mirent à bouleverser les divers objets de la pièce, à la grande satisfaction de la jeune fille, qui ne désirait qu'une chose : gagner du temps pour faciliter l'évasion du comte de Civray pendant la durée de cette scène.

On ne découvrit rien.

—Allons, citoyenne, inutile, je pense, de jouer plus longtemps cette comédie, fit avec impatience le commissaire, en sortant de la pièce et en se dirigeant vers l'arrière-boutique. Il te convient de mentir, libre à toi, parce que, comme je viens de te le laisser entendre, tu as donné des gages de ton civisme à la République... Mais j'ai entendu affirmer que tous les ci-devants sont braves, que tous savaient mourir, et qu'ils mettaient leur dernier orgueil à monter, sans pâlir, à l'échafaud...

Eh bien ! si ce ci-devant comte de Civray est ici, je le somme, sous peine d'être déclaré lâche, de ne point se cacher misérablement et de sortir de sa retraite.

Le regard de Jeanne refléta une immense angoisse, puis un cri de terreur s'échappa de ses lèvres.

La porte de l'étroit cabinet qui lui faisait face venait de s'ouvrir, et Henri se tenait debout sur le seuil.

—Me voici, dit-il d'une voix calme. J'espère qu'en raison de la facilité avec laquelle je me rends, vous pardonneriez à cette jeune fille une générosité imprudente... Nous avons été élevés ensemble, et quand je suis venu me confier à elle, le courage lui a manqué pour me repousser.

—Oh ! soyez tranquille, citoyen ! la République sait ce qu'elle doit à Jeanne la belle lingère.

—Ce qu'elle me doit... répéta Jeanne.

En ce moment, seulement, elle aperçut Robert qui, abandonnant à son tour la cachette qu'il partageait avec le comte Henri, riva sur la jeune fille affolée, debout devant lui, son regard fixe de serpent fascinateur et venimeux.

—Vous me répondez du salut de Jeanne ? répéta le comte.

—Ah ! fit le commissaire, vous avez la tête dure à comprendre les choses ; voici la troisième fois que je vous le dis... D'ailleurs, s'il faut vous l'avouer, la belle lingère, qui vous avait ouvert cette cachette, n'était pas sans inquiétude sur les suites de son premier mouvement, et c'est même à cette inquiétude et pour réparer sa faute, que la République doit votre capture.

—Ma capture !

—Que voulez-vous dire ? demanda Jeanne. Depuis quelque temps je vous écoute sans vous bien com-

prendre. Vous parlez de mon civisme, des obligations que me doit la République... que savez-vous de ce civisme ? qui vous dit que je ne suis restée attachée à mes bienfaiteurs, à mes maîtres ?... Car je suis une fille du peuple adoptée par la générosité de la famille de Civray ; je les vénère, je les aime tous. Ils m'ont appris à chérir la vérité, la noblesse, la foi, et pour chacune de ces causes, je suis prête à mourir...

—Jeanne ! dit le commissaire.

—J'ai fourni mes preuves de civisme ! Pourriez-vous répondre que jamais je ne suis sortie le soir pour monter dans quelque grenier d'une maison de faubourg, afin d'y entendre la messe, dite par un de nos prêtres dont la tête est vendue ?...

—Assez, Jeanne, assez !

—J'ai le droit de répondre à une calomnie.

—Une calomnie ! fit un des piquiers. Entendez-vous, citoyen commissaire, cette Jeanne ose affirmer que vous la calomniez en répondant de son dévouement à la Nation.

—C'est une partisane des ci-devants ! dit un porteur de carmagnotte.

—Si elle reconnaît les Civray pour ses bienfaiteurs et ses amis, que ne l'emmenez-vous avec eux ?

—Ah ! ça, Brutus ? trahirais-tu la Patrie ! demanda le piquier au commissaire.

—Un mot suffira pour vous garantir les opinions de la propriétaire du magasin des *Trois-Grâces*.

—Dis-le ! dis-le !

—Elle savait que nous viendrions arrêter le citoyen Civray.

—Ca, c'est différénd ! dit le piquier, elle le savait, et elle ne l'a pas prévenu, c'est d'une patriote.

Jeanne bondit, comme si on l'eût touchée avec un fer rougi au feu.

—Misérable ! fit-elle, je le savais, dites-vous ? j'étais prévenue que vous viendriez ce soir enlever mon hôte ? osez répéter une telle infamie...

—Ma mignonne, répondit le commissaire, je ne me contente pas de le répéter, je le prouve.

—Oui, oui, prouvez-le répèrent les membres de la famille Germain.

Jeanne jeta un regard rempli de pitié sur le jeune ébéniste. Celui-ci tremblait de tous ses membres, et semblait ne plus oser fixer ses yeux sur Jeanne. Les jeunes filles sentaient les larmes la gagner. Elles éprouvaient une grande pitié pour ce jeune et beau gentilhomme qui, sans doute, était condamné à mort ; elles ne comprenaient rien au drame dans lequel Jeanne paraissait jouer un rôle encore mal défini.

Un seul homme, au milieu de cette scène, conservait un calme mêlé de dignité et de confiance. Le comte de Civray ne semblait nullement se préoccuper du danger qui le menaçait, et, à la façon dont son regard restait fixé sur Jeanne, on comprenait que son unique crainte, en dépit des affirmations de l'envoyé du Comité, était d'avoir entraîné Jeanne dans son malheur.

Le commissaire tira une lettre de sa poche.

—J'ai promis une preuve, dit-il, la voilà.

—Lisez ! lisez ! dirent les piquiers.

Le délégué prit la lettre :

« Le citoyen commissaire de la Nation de la Butte-aux-Moullins arrêtera le nommé Henri Civray, ci-devant comte, caché de ce moment chez la citoyenne Jeanne, lingère, rue Honoré, numéro... »

—C'est horrible ! horrible ! dit Jeanne, qui cependant ne comprenait pas encore.

—Mais, demanda Réséda avec un méchant regard, comment ce billet prouve-t-il le civisme de la patronne des *Trois-Grâces* ?

—Parce qu'elle l'a signé, ma jolie fille.

—Signé ! fit Jeanne, moi, j'ai signé cette dénonciation infâme !

—En toutes lettres, répondit le commissaire, et voilà ce qui vous sauve, car, depuis mon entrée chez vous, vous en avez dit cent fois plus qu'il n'en faut pour jouer votre tête.

—Mais cette lettre est une œuvre abominable, une trahison infâme. Celui qui l'a envoyée a vendu son frère comme Judas vendit son Dieu... Et je suis in-

capable d'une action si monstrueuse... Vous parlez du danger que je cours en faisant connaître mes opinions, eh bien ! écoutez-moi donc, citoyen commissaire, retenez et enregistrez mes paroles, envoyé d'un tribunal de sang dont tous les membres sont des monstres... Si vous emmenez avec vous le comte Henri, qu'il me soit au moins permis de le suivre ; dans la famille de Civray, je n'ai appris à redouter que le mal.

—Ça, ma petite, fit le commissaire, je commence à perdre patience. Il ne te convient pas sans doute que l'on apprenne de quelle façon tu comptes amasser ta dot, mais il me déplaît aussi d'être traité comme tu le fais depuis une heure... Je t'ai lu la dénonciation, regarde maintenant la signature.

Jeanne se pencha avidement :

—Ah ! fit-elle, ah !

—Tu es convaincue, maintenant. On nie une parole prononcée, on ne renie pas une signature.

—C'est horrible ! c'est épouvantable ! dit Jeanne ; je n'ai écrit à personne ; jamais, dans toute ma vie, je n'ai trahi ni une vérité ni une tendresse... Cette lettre n'est pas de moi, la signature est fautive, j'en jure par le ciel qui m'entend !

Jeanne, les mains jointes, fit un pas vers le comte de Civray.

—Monsieur Henri, lui demanda-t-elle, monsieur Henri, me croyez-vous...

—Assez ! fit le commissaire, voilà déjà trop de temps perdu.

—Vous l'emmenez ! s'écria Jeanne, vous le conduisez en prison... Mais il est perdu, alors ! Jamais on ne quitte vos geôles que pour monter à l'échafaud... Et moi ! moi ! que voulez-vous que je dise à sa mère ; que voulez-vous que je devienne ?...

—J'oubliais... fit le commissaire... La république est intègre, comme elle est indivisible.

Il jeta une lourde bourse sur la table.

—Voilà tes cinq cents livres ! fit-il.

—Cinq cents livres, à moi... que signifie...

—C'est le prix promis par Collot-d'Herbois à qui livrerait le ci-devant comte de Civray.

Henri devint d'une pâleur de marbre.

Jeanne tomba sur les genoux.

—Au nom de votre mère, dit-elle, ne doutez pas de moi !

Le comte se détourna sans répondre à Jeanne, puis il s'adressa au membre du Comité.

—Vous devez vous croire certain que je vous suivrai sans résistance... Je vous demande une seule faveur... Montrez-moi la dénonciation qui vous a été envoyée.

—La voici, répondit le commissaire.

Henri de Civray la prit, la regarda un moment sans voir, comme si, à travers un brouillard de larmes, il ne distinguait pas les mots tracés sur cette page blanche ; puis, réagissant visiblement sur lui-même, il parvint à déchiffrer les lignes. Il compara cette écriture avec une écriture bien connue, puis il la tendit au commissaire.

—Je vous suis, dit-il.

—Monsieur Henri ! monsieur Henri ! cria Jeanne.

—Trahi par vous ! murmura le jeune homme, ah ! c'est affreux !

Il se plaça lui-même au milieu des piquiers.

—En route, Messieurs, dit-il.

Le membre délégué du Comité se tourna vers Robert Comtois, témoin muet de cette scène.

—Vous vous êtes caché en même temps que le ci-devant, accompagnez-nous.

—Soit ! dit Robert.

Puis, tout bas, il murmura :

—Je m'en tirerai.

Jeanne était restée à genoux sur le sol, vaincue, brisée par l'accusation du comte. Elle se sentait perdue à jamais, et ne regrettait qu'une chose, c'est qu'on ne l'emmenât pas à son tour pour la jeter le lendemain comme une proie à l'échafaud.

Germain s'approcha de Jeanne.

—Adieu, mam'zelle. J'aime bien l'argent, dit-il, mais pas gagné de cette façon-là ! Vrai, c'est trop canaille.

— Donnez-moi votre bras, monsieur Germain, ajouta Réséda, cette scène m'a bouleversée...

Violette, Giroflée, Délie, Arthémise quittèrent l'arrière-boutique sans parler.

Les voisines s'esquivèrent.

Louison et Mariettes, seules, saisirent les mains de Jeanne et les portèrent à leurs lèvres.

Jeanne ne parut rien voir, rien entendre, et comme si elle eût été privée de raison, elle répétait d'une façon machinale :

— Trahi par vous, Jeanne ! trahi par vous !

Jeanne resta pendant plus d'une demi-heure, en proie à une prostration, ressemblant à un anéantissement complet de son être. Elle était tombée sur les genoux, au moment où l'on entraînait le comte de Civray. La tête cachée dans ses mains, le cœur submergé par un flot d'amertume, le cerveau vide, elle ne gardait même pas la force de penser. Jusque-là, sa vie avait été calme au dehors, austère et souvent désolée au dedans ; mais il lui restait une double consolation : celle du devoir accompli, puis une autre intime, douce, qui l'apaisait quand lui venait la tentation de se plaindre de son sort. De loin, au château de Civray, une femme la bénissait. La comtesse se souvenait d'elle, son nom lui restait cher. En partant, la pauvre Jeanne n'avait laissé que des regrets.

Mais cette fois tout lui manquait : Henri de Civray la croyait coupable de trahison, et la comtesse ne pouvait manquer de la maudire.

Dans le chaos de ses pensées, elle ne détaillait, n'approfondissait rien ; tout son être s'abandonnait à une défaillance mortelle. Elle en sortit comme si un coup de foudre l'eût réveillée.

En un instant elle fut debout ; sans songer à prendre une mante, sans s'inquiéter de son costume insuffisant pour la course nocturne qu'elle voulait entreprendre, Jeanne sortit par la porte de la cour, qui avait donné passage à l'envoyé du comité et à son escouade de piquiers.

Elle avait retenu un mot :

— La section de la *Butte-des-Moulins*.

CHAPITRE VII

LA BUTTE DES MOULINS

Jeanne prit sa course à travers les rues. Une obscurité presque complète enveloppait le quartier ; depuis longtemps les boutiques étaient fermées. Le bruit s'était tu progressivement, et, sauf quelques jeunes gens trop gais sortant des divers théâtres, ou des ivrognes trébuchant le long des maisons, une tranquillité profonde régnait dans les rues que gravit la jeune fille. Pendant sa marche affolée, ses longs cheveux s'étaient défaits et pendaient épars sur son dos, elle ne s'en apercevait pas, et continuait de courir.

Plus d'une fois, elle fut obligée de faire appel à l'obligeance d'un passant pour se renseigner. Enfin elle atteignit la section de la *Butte des Moulins*.

Une lanterne rouge jetait sur la porte une lueur sinistre. Au-dessus se balançait une toque sanglante pendant à une pique. Les mots de mort et de fraternité se mêlaient à des trophées de haches et de bonnets phrygiens.

Jeanne ouvrit la porte et pénétra dans la salle.

Des personnages d'allure rébarbative, la cocarde révolutionnaire au chapeau, le sabre et l'échappe tricolore au flanc, écoutaient un observateur de l'esprit public, qui dénonçait à la vindicte de la nation un gentilhomme arrêté par lui ; et, chapeau bas, avec des gestes d'énergumène, faisait avec emphase, devant une proclamation des Droits de l'Homme, l'apologie des pires attentats.

Au moment d'avancer, la jeune fille eut un mouvement de répulsion et de crainte et se recula instinctivement vers la porte, comme pour ressortir.

Son entrée avait interrompu l'accusateur et suspendu son geste, tandis que le regard sourcilieux du commissaire du gouvernement s'arrêtait, interrogateur et menaçant, sur Jeanne, clouée sur place par l'effroi.

Il ne fallait plus songer à retourner en arrière, mais au contraire prendre bravement son parti.

La jeune fille se dirigea donc vers celui qui paraissait le chef ; et, de son côté, le commissaire fit quelques pas à la rencontre de Jeanne.

— Que demandes-tu citoyenne ? dit-il.

— N'a-t-on pas amené ici un ci-devant noble ?..

— Tu te trompes, ma belle enfant, on en a amené vingt dans la journée ! Oh ! la machine fonctionnera vite, et nous broyons du rouge en vrais républicains que nous sommes.

— Je vous parle d'Henri Civray, ci-devant comte. On a dû le conduire ici vers dix heures et demie.

— Oui, je me rappelle, un joli garçon... Ce sera une belle tête pour le panier...

— Savez-vous où on l'a conduit ?

— Où ? Ma belle enfant, il me serait plus facile de te prédire le nombre des exécutions de demain. Quand on l'a amené, on pensait le mettre au Luxembourg. Mais les cabanons regorgent, et on peut le promener de prison en prison toute la nuit, avant de trouver une place vacante, où il lui sera possible d'attendre son jugement... Ah çà ! poursuivit le citoyen, avec une défiance croissante, quel intérêt as-tu à connaître ce qu'il est devenu ?..

— Vous ne savez donc pas ? demanda Jeanne.

— Quoi ?..

— Mon histoire ?

— Nullement.

— Personne ne vous l'a dite ? Eh bien ! vous l'apprendrez de ma bouche... Elle est curieuse, allez... Seulement, en échange de mon histoire, vous m'aidez à retrouver Henri Civray... J'ai été élevée. Là-bas, chez eux, dans un grand château... J'y ai pris l'habitude du luxe, de la toilette, de la vie facile, puis un matin, on m'a envoyée à Paris, et je suis devenue lingère... Alors la jalousie, la haine, se sont emparées de mon cœur, j'ai maudit les bienfaits qui m'avaient rendue orgueilleuse et vaine. De quel droit me les avaient-ils imposés ? Pourquoi ne pas me laisser dans ma pauvreté et dans mon ignorance, si ces riches ne devaient pas garantir mon sort contre la pauvreté ? Quand l'heure de la revanche est venue, je l'ai acclamée avec empressement, avec rage ; je me suis dit que les Civray paieraient cher les déceptions dont j'avais à souffrir... Alors, comme le ci-devant comte était venu me demander asile, je l'ai accueillie avec des protestations de dévouement ; je l'ai cachée chez moi, et le soir même, un billet avertissait le commissaire de la section... On est venu l'arrêter il y a une heure... et je viens vous demander ce qu'il est devenu... Oh ! je ne l'abandonne pas si vite ! Je veux savourer ma vengeance. Le jour du jugement, je serai dans la salle du tribunal ; à la sortie de la conciergerie, je le verrai monter en charrette, et je le suivrai jusqu'à la guillotine... Vous voyez bien que je suis une bonne patriote, et que vous pouvez me dire ce qu'est devenu Henri Civray.

Jeanne avait prononcé ces mots d'une voix âpre, violente.

Pendant qu'elle parlait, ses doigts se tordaient et des larmes, rapidement séchées par un feu intérieur, apparaissaient au bord de ses paupières. Sa beauté avait pris un caractère tragique ; tout en elle inspirait à la fois l'admiration et la terreur.

Si avilis que fussent les hommes qui l'écoutaient, comme fascinés, ils subissaient le prestige de cette créature étrange, dont le visage trahissait, à la fois, une pureté sans ombre et une horrible douleur, et qui parlait de haine et de vengeance, tandis que des larmes mouillaient ses cils.

— Je me souviens, dit l'un d'eux, tout à coup ; en effet, on a cité ton nom avec reconnaissance. Tu es une bonne patriote, et une vraie républicaine.

— Eh bien ! alors, fit Jeanne, vous allez donc me donner le renseignement que je vous demande ?

— On te dira ce qu'on sait, si cela peut te faire plaisir.

— Indiquez-moi la prison d'Henri Civray.

— Diable ! répondit le commissaire, le ci-devant Civray est certainement dans une prison à cette heure, mais pour te dire exactement laquelle, il y en a tant...

— Où l'a-t-on conduit en sortant d'ici ?

— La belle fille, on l'a mené au Luxembourg et il y sera resté, s'il y avait de la place. Dans tous les cas, demande des renseignements au Luxembourg, et réclame-toi de mon nom : Scévola, je m'appelle Scévola.

— Merci, dit Jeanne. Mais, ajouta-t-elle, je vais aller tard dans la nuit à travers les rues, je n'ai point sur moi de carte de civisme... Et je voudrais...

— C'est trop juste, dit le sans-culotte. On te nomme Jeanne... lingère... tu demeures ?

— Rue Honoré No... J'y demeure avec une parente, une tante... mettez, je vous prie, nos deux noms sur la carte.

— Ta tante se nomme ?

— Cornélie.

— Voilà, citoyenne. Avec cela, tu te rendras où il te plaira d'aller ; la République te doit protection.

— Merci, dit Jeanne, merci.

Elle gagna la porte, la referma, puis avant de se remettre en marche, elle s'appuya un moment contre la muraille pour reprendre des forces.

— Allons, dit-elle, allons ! puis elle se remit à courir.

Le renseignement fourni à Jeanne était exact.

Henri de Civray avait été conduit au Luxembourg, mais il ne s'y trouvait point de place. La machine à couper les têtes avait beau fonctionner tous les jours, elle n'allait pas assez vite ; les prisonniers affluaient de tous les coins de Paris et de la France, on manquait d'asiles pour les entasser. Henri, du reste, n'était pas seul ce soir-là. Dans une salle de la section de la *Butte-des-Moulins* se trouvaient entassés d'autres suspects. On les plaça au milieu d'une escorte, qui les conduisit, successivement, à la Conciergerie, à Sainte-Pélagie, aux Madelonnettes.

Les concierges répondaient, au milieu d'abominables jurements, que toutes les places étaient prises.

— Ah ! s'écria le chef de l'escorte, à bout de patience, je commence à en avoir assez : et si le salut de la nation n'en dépendait pas, je les laisserais s'enfuir.

Mais il paraît que le salut de la nation dépendait de l'emprisonnement de quelques gentilshommes et de femmes dont le courage égalait la malheur. A la Force, le concierge Le Beau affirma que l'on trouverait de la place à la prison Lazare, et la troupe se remit en marche.

Il y avait en effet de la place, à la prison Lazare, dont les portes se refermèrent sur le groupe des prisonniers ; tandis que les porteurs de carmagnole, les piquiers, les charretiers, hurlaient, blasphémaient, frappaient leurs chevaux, et menaient dans la rue un épouvantable vacarme.

Cette route que le comte de Civray avait parcourue, cahoté dans un ignoble véhicule, n'ayant pas même de paille au fond, Jeanne la recommença seule, au milieu de la nuit, aveuglée par les larmes, affolée par la pensée du danger couru par Henri. Elle ne savait pas encore ce qu'elle voulait, ce qu'elle pensait faire, mais sa tâche n'était pas remplie et elle allait toujours.

La comtesse et Cécile ignoraient leur malheur. La main ténébreuse et lâche qui avait frappé Henri pouvait les atteindre. Cette abominable trahison s'était accomplie avec une habileté extraordinaire et une rapidité étrange. Jeanne avait beau chercher qui avait vendu la retraite du comte, elle ne trouvait pas. Nul ne l'avait vu entrer, nul ne l'avait vu descendre.

Un seul homme connaissait le secret de sa cachette, et cet homme était Robert, le fils de Comtois.

Robert !

Un cri étranglé sortit de la poitrine de Jeanne ; une lueur sanglante passa devant ses yeux. Elle les ferma pour ne point voir, et repoussa cette abominable pensée.

Toute la nuit, elle courut épuisée, haletante. Quand elle se trouva à la dernière station de son calvaire, le jour était venu et Paris s'éveillait. Acco-

tée contre une borne. elle voyait la prison Lazare noire et sombre. Dès que la porte s'ouvrirait elle demanderait le renseignement dont elle avait besoin. Elle n'attendit pas longtemps, la besogne était lourde, et la nation se montrait exténuée. Jeanne remit une pièce d'or dans la main du guichetier, et le pria de lui dire si le comte de Civray et Robert Comtois n'étaient point arrivés pendant la nuit.

— J'ai ces deux noms sur mon registre, répondit-il.

C'était tout ce que Jeanne souhaitait savoir. Dans sa détresse d'âme, elle éprouvait un soulagement à savoir dans quelle prison celui qu'elle avait si longtemps appelé son "frère Henri" se trouvait enfermé. La faiblesse de Jeanne était si grande qu'elle sentit le besoin de reprendre quelques forces. Apercevant un cabaret sur l'enseigne duquel on lisait : *Les Gracques*, elle entra, et se fit servir un déjeuner frugal.

Ce fut une femme blonde, pâle et charmante, qui vint s'informer de ce que souhaitait la nouvelle venue.

Jeanne, qui s'y connaissait en distinction, demeura frappée de la beauté de ses traits, de la blancheur de ses mains. Les deux femmes échangèrent un regard d'intelligence, puis les yeux de la servante des *Gracques* se posèrent significativement sur les murailles de la prison Lazare.

Tandis que la jeune femme servait Jeanne, la malheureuse fille lui demanda :

— Peut-on voir les prisonniers quelquefois ?

— Oui, répondit à voix basse la servante aux mains blanches. Mon mari est prévenu, à midi, il s'approche de la croisée, et nous échangeons quelques signes.

— Merci, dit Jeanne, je reviendrai.

Elle quitta le cabaret des *Gracques* et en sortant se dirigea tout droit vers la rue de Sèvres, où se trouvait le pavillon loué par la comtesse de Civray.

Comment Jeanne apprendrait-elle à la malheureuse mère l'arrestation de son fils, elle n'en savait rien encore ; mais elle ne croyait pas que Dieu, qui la savait innocente, pût l'abandonner au sein de son malheur.

Robert avait parfaitement choisi la demeure que devait habiter la comtesse de Civray, en attendant qu'il lui fût possible de quitter la France.

C'était un pavillon n'ayant qu'un rez-de-chaussée et que son apparence de vétusté protégeait contre la suspicion. De vieux arbres remplissaient l'étroit jardin, et contribuaient à protéger la maison contre les regards curieux. Quatre chambres composaient ce logis modeste. La comtesse et Cécile partageaient la plus grande, Robert couchait dans un cabinet. La pièce destinée à Henri ouvrait sur la rue. Enfin, la dernière pièce servait à la fois de salon et de salle à manger. A travers la petite grille, égayant la muraille, la comtesse et sa nièce surveillaient les abords de la maison, ou guettaient le retour d'Henri.

Quand la comtesse de Civray revint, la veille, de la maison de Jeanne, elle était pleine de confiance. Certaine que son fils n'avait rien à craindre, elle se sentait prête à subir le reste de son épreuve. Robert assurait d'ailleurs qu'elle serait courte, et la comtesse ajoutait une foi complète en ses paroles.

Elle s'étonna un peu de ne point le voir rentrer, mais peut-être avait-il partagé le réduit offert par Jeanne, afin de prendre les derniers ordres de son maître. Cependant la comtesse s'endormit tard. Cécile resta longtemps près d'elle, et toutes deux, s'efforçant d'oublier les dangers et les horribles spectacles du présent, se rejetèrent dans le souvenir du passé.

Au matin, lorsque Cécile passa dans la chambre de sa tante, celle-ci dormait encore, et la jeune fille, se retirant sur la pointe du pied descendit au jardin. Si étroit qu'il fût ce jardin lui plaisait. Elle voyait le ciel et un coin de verdure. Il lui semblait qu'elle serait morte entre quatre murailles, elle qui, toute sa vie, avait vécu en pleine campagne, s'enivrant d'air et de soleil, comme les oiseaux et les fleurs.

Après avoir fait le tour de l'enclos, elle émietta un peu de pain pour les friquets voletant autour d'elle ; puis, s'approchant d'une petite table, elle prit sa tapisserie et se mit à travailler. De temps à autre, elle laissait tomber son aiguille, surprise par une rêve-

rie mêlée à la fois de tristesse et d'espérance. Elle songeait que, dans quelques jours, Mme de Civray et son fils se trouveraient à l'abri de tout danger, et que peut-être, alors, les anciens projets de sa tante recevraient leur exécution.

De temps en temps, elle se levait, avec impatience, pour regarder à la grille, puis après un coup d'œil rapide, revenait s'asseoir avec une sorte de lassitude.

Dès que dix heures sonnerent, elle rentra dans le pavillon, inquiète de ne point voir paraître Mme de Civray.

Pendant ce temps, une vieille femme remplissait près des Civray le rôle d'*officiense*, rangeait le ménage, allait et venait avec un empressement de commande.

Elle était à secouer un tapis sur le petit perron, quand Robert ouvrit la grille du jardin. Elle ne le reconnut pas tout de suite, car le jeune homme avait rabattu son chapeau sur ses yeux. Et comme la vieille Rosalie était en proie à des terreurs continuelles, elle secoua son tapis avec un redoublement de vitesse, en chantant d'une voix éraillée :

Dansons la Carmagnole
Vive le son ! Vive le son !
Dansons la Carmagnole...

— Eh bien ! fit Robert en s'avancant, vous vous permettez des refrains de ce genre dans cette maison !... Vous avez une très jolie voix, mais si vous vous avisiez d'éveiller Mme de Civray avec un pareil refrain...

— N'ayez aucune crainte, monsieur, on me connaît ; madame sais que je suis une bonne chrétienne... Mais j'avais entendu des pas dans le jardin, et dans la crainte que ce ne fût un espion, je répétais la chanson la mode... De cette sorte, s'il venait voir ce qui se passe à la maison, je lui fournissais quelques notes... de musique pour son rapport.

— C'est fort adroit... assurément, madame la comtesse n'est pas réveillée ?

— Je ne crois pas, mais Mlle Cécile est près d'elle... Nous attendons le médecin, car madame est aujourd'hui fort souffrante... inquiète aussi, peut-être... car ce matin elle m'a envoyée près de la Butte des Moulins, chez une lingère...

— Jeanne, son ancienne demoiselle de compagnie... Eh bien ! que vous a appris cette jeune fille ?...

— La boutique était fermée, et je suis revenue aussi ignorante que je l'étais au moment de mon départ.

— Il fallait vous adresser ailleurs.

— Je m'en suis bien gardée, je risquais de paraître suspecte. On n'a le droit de s'inquiéter de rien ni de personne, maintenant. D'ailleurs, par caractère, j'ai horreur des renseignements et des confidences.

— Pourquoi ?

— Dame ! ça fait des secrets à garder... et dans ce temps d'interrogatoires pernicieux, vous comprenez il vaut mieux ne rien savoir du tout, attendu que lorsqu'on n'a rien à dire, on ne craint pas de se couper. Voilà même pourquoi je ne vous demande pas des nouvelles de M. Henri... Et cependant, Dieu sait si je m'y intéresse beaucoup... Vous en avez ?

— Oui, j'en apporte.

— Je vous en supplie, ne me les dites pas !

— Comme tu te défies de toi-même ! Rosalie.

— Enormément... la nuit comme le jour... La nuit surtout, je rêve tout haut... Faut-il voir si madame peut vous recevoir, Monsieur Robert ?

— Pas encore, rien ne presse.

Rosalie rentra dans le pavillon, et Robert se mit à marcher dans l'étroit jardin.

— On ne sait rien ici, murmura-t-il, rien ! J'ai tout le temps de remplir la mission filiale dont j'ai été chargé par le comte Henri. Que va dire la mère en apprenant l'arrestation de son fils ? Et Jeanne ! Qu'est-ce que Jeanne a pu devenir ? Si je ne parviens pas à découvrir sa retraite, je la ferai chercher par d'habiles limiers... il faut qu'on la retrouve, il le faut, et cette fois, elle ne m'échappera pas !

La marche saccadée de Roberts venait de le conduire en face de la petite grille, au moment où une femme, brisée de lassitude, s'y attachait les deux mains.

Cette femme, c'était Jeanne.

Robert s'élança vers la porte, qu'il ouvrit.

Alors, seulement, la lingère le reconnut.

— Vous, s'écria-t-elle, vous ! Mais alors, M. Henri...

— Plus bas, Jeanne, plus bas, je vous en prie, répondit Robert ; ne parlez pas si près de ce pavillon, la comtesse ne sait rien encore de ce qui est arrivé.

— Le comte ? parlez-moi du comte Henri, reprit Jeanne, en entraînant Robert dans le fond du jardin.

— Il est resté à Saint-Lazare.

— Arrêté en même temps que lui, comment êtes-vous parvenu à vous échapper ?

— Oh ! moi, je ne suis ni comte de Civray, ni propriétaire d'un château. Ma roture et ma pauvreté m'ont aidé à me tirer d'affaire... D'abord, l'idée m'est venue de rester, par dévouement, le compagnon de captivité du comte ; mais à quoi servait ce sacrifice Libre, je m'occupe de favoriser le départ de la comtesse, et une fois en sûreté, je courrai à Paris me dévouer pour mon jeune maître, le faire évader, le sauver enfin.

— L'a-t-on interrogé ?

— Sommairement.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Tout ce qui pouvait le compromettre, aggraver sa situation, exciter davantage contre lui la rage des sans-culottes et des piquiers. Il a maudit la révolution, craché sur une cocarde rouge, et déclaré qu'il serait heureux de périr pour son roi et pour Dieu... On l'eût dit possédé du désir de mourir...

— Le malheureux ! il oubliait sa mère !

Jeanne pressait son front à deux mains.

— C'est à en devenir folle, murmurait-elle. Et me dire que mon nom est mêlé à cette iniquité... et qu'à l'heure où les juges prononceront sa sentence de mort, il se souviendra d'avoir vu mon nom au bas d'une dénonciation infâme...

— Oui, infâme, répéta Robert ; vous affirmez votre innocence avec plus d'obstination que de chance d'être crue... J'ai vu la dénonciation, et je me serais trompé à votre écriture...

— Si j'étais coupable, viendrais-je ici affronter la douleur de la comtesse ? m'exposer à voir tomber sur mon front la malédiction d'une mère qui m'avait confié son fils ? La créature la plus éhontée, la plus vile, ne ferait pas cela. Et je le ferais, moi, qui fus comblée des bienfaits de Mme Civray ?... Vous-même ne pouvez pas le croire, et vous ne le croyez pas !

— Certes, je ne vous accuse point, et je ne demande pas mieux que d'ajouter foi à vos paroles.

— Merci, vous êtes convaincu. Voilà déjà un cœur gagné à ma cause.

— Oui, mais je ne vous conseille pas de tenter de persuader les autres, vous n'y parviendrez point aussi facilement.

— Vous vous trompez, Robert, la pureté de la conscience communique toujours aux paroles un accent de vérité qu'il est impossible de méconnaître.

— On est si souvent trompé par cet accent-là qu'on s'en défie... Songez-y, d'ailleurs, tout vous accuse l'argent reçu...

— Ah ! il n'a pas souillé mes mains, je vous le jure. Quant au billet, c'est l'œuvre d'un ennemi, d'un faussaire, qui, pour satisfaire je ne sais quel besoin de vengeance, a voulu en même temps perdre le comte Henri et me flétrir à ses yeux...

— L'intérêt d'un semblable calcul est d'autant plus difficile à comprendre que vos soupçons ne tombent sur personne.

— Vous avez raison, le nom de cet infâme, je l'ignore ; l'intérêt qui l'a porté à commettre cette lâcheté, je ne me l'explique pas... Mais je crois à la Providence ; elle permettra qu'un jour le faux soit prouvé et le faussaire puni.

— Ce sera justice ; mais ce n'est pas de cela sans doute que vous voulez entretenir Mme de Civray ?...

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)